

Le courage de la foi

COMMUNAUTÉS MARISTES PENDANT DES TEMPS TROUBLÉS [1936-1939]

Lluís Serra Llansana



maristes

Traducteur : Alain Delorme, fms

Première édition - septembre 2013

Copyright : Lluís Serra Llansana - 2013

Couverture : Elisabet Serra Vendrell

Deux formules possibles :

Tous droits réservés. Est interdite la reproduction totale ou partielle de ce livre, l'enregistrement informatique, la transmission par moyens électroniques, mécaniques (photocopies), par enregistrement ou autres méthodes, sans l'autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou du propriétaire du copyright.

Tous droits réservés. Cependant, est permise la reproduction totale et partielle, mais toujours en respectant intégralement le contenu et en mentionnant la source et sans qu'il y ait intérêt de gain.

Index

PROLOGUE	5
INTRODUCTION	7
CHAPITRE 1. Communauté mariste de les Avellanes (Lleida) <i>Vous mettez en mes mains la palme du martyre.....</i>	17
CHAPITRE 2. Communauté mariste de Tolède <i>J'ai vécu avec eux, avec eux je veux mourir</i>	29
CHAPITRE 3. Communauté mariste de Valence <i>En temps de paix comme en temps de guerre</i>	41
CHAPITRE 4. Communauté mariste de Vic (Barcelone) <i>Nous savons parfaitement ce que nous cherchons et ce qu'il en coûte.....</i>	51
CHAPITRE 5. Communauté mariste de Ribadesella (Asturies) <i>Ils vont me tuer parce que je suis religieux...</i>	59
CHAPITRE 6. Communauté mariste de Badajoz <i>La foi est notre premier trésor</i>	65
CHAPITRE 7. Communauté mariste de Málaga <i>La capitaine du bateau doit être le dernier à se sauver.....</i>	69

CHAPITRE 8.	Communautés maristes de Madrid <i>Qu'il advienne ce que Dieu voudra !.....</i>	79
CHAPITRE 9.	Communauté mariste de Chinchón (Madrid) <i>Il n'est pas nécessaire de partir pour les missions</i>	95
CHAPITRE 10.	Communauté mariste de Torrelaguna (Madrid) <i>Servir et aimer.....</i>	101
CHAPITRE 11.	Communauté mariste de Villalba de la Sierra (Cuenca) <i>Confiants en la Divine Providence</i>	107
CHAPITRE 12.	Communautés maristes de Cabezon de la Sal et Carrejo (Cantabrie) <i>L'ami des pauvres</i>	113
CHAPITRE 13.	Communauté mariste de Barruelo de Santullán (Palencia) <i>Un souvenir affectueux pour la mort de mon frère.....</i>	121
CHAPITRE 14.	Communauté mariste de Barcelone <i>Je n'ai jamais eu l'idée d'abandonner</i>	127
CHAPITRE 15.	Communauté mariste de Denia (Alicante) <i>Subir le martyre pour Dieu et pour la foi en Jésus-Christ</i>	131
CHAPITRE 16.	Communauté mariste d'Arceniega (Álava) <i>Sans aucune peur devant la mort pour le Christ.....</i>	135
CHAPITRE 17.	Communauté mariste de Mataró (Barcelone) <i>L'ange consolateur</i>	139
ÉPILOGUE	145
SOURCES CONSULTÉES	149

Prologue

*Nous dirons la vérité, sans repos,
pour l'honneur de servir, sous les pieds de tous.*

Salvador Espriu, *La peau de taureau*

Le frère Lluís Serra, dans l'épilogue de ce livre, dit que les événements qu'il raconte *suscitent de profonds sentiments de tristesse, d'indignation, d'admiration... Impossible de rester indifférent. C'est vrai, et c'est ce qui m'est arrivé en le lisant.* Comment faire pour ne pas se contenter de sentiments à fleur de peau ? Le frère Lluís lui-même suggère une invitation *au silence, à la méditation et à la prière*, des activités qui, hélas, ne sont pas très fréquentes dans nos sociétés.

Les faits décrits par l'auteur de ce livre, de manière brillante et suggestive, sont très durs, car ils décrivent la mort sanglante de 68 personnes, et que la vie de toute personne humaine est sacrée. Si, aujourd'hui, presque 80 ans après leur mort, nous parlons de ces personnes c'est parce que, comme le recommande Salvador Espriu, nous voulons *dire la vérité*, pour l'honneur de servir les hommes et les femmes du XXIème siècle.

De plus, comme croyants, nous voulons nous laisser interpeller par leurs vies et pas seulement par leurs morts. Leur dévouement et leur courage en des temps troublés nous stimulent à *donner notre vie* et à être témoins de l'expérience de Dieu, comme ils le furent tous.

D'autre part, la distribution des chapitres du livre, par communautés, nous aide à reconnaître le merveilleux *don de la communauté*, car dans ce groupe de martyrs la dimension communautaire fut très présente, aussi bien dans leur manière de vivre la fraternité que dans celle de subir le martyre. Ce livre, fidèle à l'héritage de nos martyrs, opte clairement pour le pardon et la réconciliation. Et malgré la violence des événements décrits, il invite à l'espérance. Élie Wiesel, survivant d'Auschwitz et prix Nobel de la paix, écrivait il y a deux ans : *Je crois en l'homme malgré les hommes. Je crois au langage, bien qu'il ait été maltraité, déformé et perverti par les ennemis de l'humanité. Et je continue à m'accrocher aux mots parce qu'il nous revient de les transformer en instruments de compréhension et non de mépris. Nous pouvons choisir si nous désirons les utiliser pour médire ou pour guérir, pour blesser ou pour consoler.*

Mes remerciements les plus cordiaux au frère Lluís Serra, car il a réussi à faire de ses mots des instruments de compréhension pour guérir et consoler.

Frère Emili Turú
Supérieur Général

Introduction

L'Espagne du début du XXème siècle, particulièrement pendant la guerre civile (1936-1939), a connu les ravages de la mort et vu s'ouvrir des blessures qui, après plusieurs décades, ne sont pas encore totalement cicatrisées. Ce furent des temps de convulsion. La souffrance fut la même des deux côtés ; en outre, beaucoup d'autres firent souffrir aussi. Le cavalier de l'Apocalypse, brandissant sa faux aiguisée, monté sur un cheval de couleur pâle, a parcouru les villes, les villages et les champs de bataille, semant les cadavres sur son passage. La douleur et le peine gagnèrent les familles. Dans l'Institut mariste, 172 frères moururent en martyrs de la foi.

J'ai eu la possibilité d'approcher cette réalité historique de manière spéciale. À l'occasion de la béatification de 522 martyrs du XXème siècle en Espagne, dont 68 sont Maristes (66 frères et 2 laïcs), prévue à Tarragone le 13 octobre 2013, l'Institut mariste a nommé une commission internationale pour préparer cet événement. Cette commission, dont j'ai fait partie, m'a chargé d'écrire un livre pour cette occasion.

Tâche peu facile. Outre le temps compté, la difficulté majeure consiste à aborder un sujet très sensible. Les risques sont évidents : édulcorer la réalité des faits, au préjudice des victimes, ou utiliser les victimes pour dénigrer les bourreaux. Mon objectif s'est focalisé sur le regard historique concernant la foi des martyrs, mot grec qui signifie « témoins ». Un vrai défi. S'agissant d'un sujet de famille religieuse, la trame des liens affectifs est présente. Avoir conscience de cette donnée est indispensable pour qu'elle n'interfère pas dans le résultat. Le

travail demandé implique un voyage dans le passé, voyage que je n'aborde pas avec nostalgie mais avec radicalité, mot où se révèle la racine : le Christ et son Évangile. C'est pourquoi, on ne peut renoncer à la vérité, pas plus qu'au pardon des offenses, à l'amour des ennemis, à l'esprit de réconciliation, à une attitude de paix, à la fidélité à l'appel... Regarder la vie à partir de la foi chrétienne signifie ouvrir un horizon d'éternité dans les coordonnées du temps et de l'espace. La vie est importante, même si elle est transitoire. La vie éternelle établit dans le définitif. Le courage de la foi n'y sert de rien s'il ne s'est pas transformé en amour.

Je veux offrir, comme introduction à la lecture du livre, une série d'éléments qui peuvent en faciliter la compréhension. Pour les experts, ils sont indispensables. Pour les néophytes, ils peuvent être utiles.

1. Le contenu du livre ne concerne qu'une partie des martyrs maristes du XX^{ème} siècle en Espagne, expression qui inclut ceux qui sont morts avant la guerre et spécialement pendant la guerre où la persécution religieuse a redoublé. Un total de 172 frères compose son martyrologe. Le premier groupe comprend le frère Bernardo, assassiné à Barruelo de Santullán (Palencia) en 1934, ainsi que le frère Laurentino et 45 compagnons, assassinés à Montcada (Barcelone) en octobre 1936. Ils ont été béatifiés à Rome par le pape Benoît XVI, le 28 octobre 2007. Le second groupe, composé des frères Crisanto, Aquilino, Cipriano José, Guzmán et 64 compagnons, assassinés en divers lieux d'Espagne, en 1936, est l'objet de la béatification à Tarragone, le 13 octobre 2013. Le troisième groupe, comprenant le frère Eusebio et 58 compagnons, assassinés en différents endroits de Catalogne, voit sa cause de béatification encore en cours. Ainsi donc, les pages qui suivent concernent seulement le second groupe, mais il ne faut pas perdre de vue la réalité

dans son ensemble, qui ne se divise pas en classifications on en causes.

2. Le contexte socio-politique, économique, ecclésial. Pour comprendre un fait, il est indispensable de pouvoir le situer dans son contexte historique. De nombreuses études existent, de valeur inégale, sur cette période et sur la guerre civile espagnole. Je m'y rapporte. Dans ce livre, on pourra seulement capter quelques nuances et se dessineront quelques orientations, mais il n'offre pas une étude historique. On suppose que cela doit être dans les connaissances du lecteur ou qu'il peut les avoir par les travaux existants. Dans la guerre civile entrent en jeu beaucoup d'éléments mêlés simultanément. Elle donna aussi occasion à une implacable persécution des catholiques pour des motifs religieux, persécution qui causa tant de martyrs et qui laissa stupéfaite l'opinion publique internationale.

Outre la coupure sociale entre riches et pauvres, trois problèmes sont intensément présents dans les années 30 : la polarisation idéologique gauche-droite, le conflit territorial et la tension cléricisme-anticléricisme. Une observation de la réalité actuelle nous permet de conclure, avec d'autres nuances, que les problèmes n'ont pas été résolus, qu'ils sont devenus chroniques et, d'une certaine manière, qu'ils sont toujours présents.

3. Les frères et leurs communautés. La fraternité est une caractéristique essentielle du christianisme et un distinctif propre des Frères Maristes. Le courage de la foi de chaque martyr est le fait d'un vécu personnel, mais presque toujours lié à la communauté. Les derniers mètres de l'existence sont parcourus inéluctablement dans la solitude, mais la vie du groupe se répercute positivement pour maintenir l'amour et l'élan de la générosité. Il en fut ainsi pour le frère Jean-Marie qui ne voulut pas revendiquer sa nationalité française

Provincial, dépendantes du frère Supérieur général et de son Conseil. De France, il s'étendit vers l'Espagne en trois occasions et selon trois provenances distinctes. En 1886, quatre frères de Saint-Paul-Trois-Châteaux arrivèrent à Gérone pour apprendre le castillan avant d'aller en Amérique latine. Ils y restèrent et furent à l'origine de la grande Province d'Espagne. Au début du XX^{ème} siècle, la France vota des lois qui expulsaient presque toutes les congrégations, spécialement celles qui se vouaient à l'enseignement. La suppression de plus de 12.000 écoles et l'installation en Espagne de nombreuses congrégations furent deux conséquences immédiates. C'est pourquoi, des frères d'Aubenas arrivèrent à Pontós (Gérone), donnant naissance au district de ce nom et, ensuite, à la Province de León. Venant de Lacabane, d'autres frères arrivèrent à Oñate (Guipúzcoa), qui devint la Province d'Anzuola. Pendant la guerre civile les trois Provinces coexistaient, mais la plus touchée fut la Province d'Espagne.

5. Le travail éducatif des frères. Dans *Semences de vie* (2007), on affirme que « la lutte pour l'école et l'éducation populaire devint un terrain spécifique de confrontation entre l'ouvriérisme socialiste et anarchiste et les congrégations religieuses » (p. 27). C'était, en partie, une conséquence de la vague expansive venue de France. L'article 30 de la Loi des Confessions et Congrégations religieuses de juin 1933 explicite : « Les ordres et congrégations religieuses ne pourront se vouer à l'exercice de l'enseignement. » La réponse fut la sécularisation des écoles catholiques avec le remplacement de l'habit religieux par le costume civil, l'obtention des titres officiels d'enseignement, le changement des noms des collèges... Les Frères Maristes étaient présents spécialement dans les milieux pauvres et populaires. Lors de la béatification de Tarragone, 82,57% des 522 martyrs sont des consacrés appartenant à 25 congrégations différentes. Mais les deux premières, à elles seules, fournissent 141 martyrs

qui représentent 27% du total des bienheureux. Ce sont les congrégations des Frères des Écoles Chrétiennes (75) et les Frères Maristes (66), vouées toutes deux à l'éducation des enfants et des jeunes.

6. Le processus de la formation mariste. Les étapes de la formation suivie par les frères étaient au nombre de quatre. La première, le juvénat, où se donnait l'enseignement de base. Le mot juvéniste, dans le cadre de la formation mariste, désigne les candidats les plus jeunes; en d'autres congrégations, il est employé pour les jeunes qui ont fait leurs premiers vœux. Selon son âge et sa maturité, le juvéniste, nom synonyme de jeune séminariste, pouvait passer directement à l'étape suivante. La seconde, le postulat, était un temps de discernement de la vocation au terme duquel le postulant revêtait l'habit religieux et recevait un nom de religion. Les frères, à cette époque-là, n'employaient que le nom de religion qui avait remplacé le prénom donné au baptême. Cette pratique est devenue caduque aujourd'hui, bien qu'elle se conserve en quelques situations comme par exemple dans le cas du Pape. Troisième étape, le noviciat, temps où le discernement se poursuit et où l'on approfondit la théologie de la vie religieuse et l'étude de la portée des vœux de religion. Il s'achève par la première profession religieuse où, jadis, le frère ne faisait que le vœu d'obéissance. Quatrième étape, le scolasticat, temps consacré spécialement à la formation professionnelle d'enseignant. Après quelques années de profession temporaire, la profession des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance est faite pour toujours. Plus tard, en signe de plus grande fidélité et afin de pouvoir exercer certaines fonctions, quelques frères émettaient le vœu de stabilité.
7. Les sources de la documentation. Pour écrire ce livre, j'ai utilisé trois sources principales de documentation. La pre-

mière, la *Positio (Positio super martyrio)* qui contient les données de recherche sur le martyr de chaque frère. Chaque section développe le profil biographique, la relation du martyr matériel et du martyr formel, ainsi que la renommée du martyr de chacun des frères en question.

La seconde, le livre *Pages d'histoire mariste. Espagne 1936-1939*, du frère Eduardo Corredera Gutiérrez, docteur en Histoire. C'est un document indispensable en raison des données qu'il contient pour celui qui veut s'approcher de la source des faits. L'auteur écrit les pages à la plume et un jeune en formation les tapait ensuite à la machine.

La troisième, le livre *Vies données. Martyrologe mariste d'Espagne 1909-1939*, du frère Juan Jesús Moral Barrio. Il systématise les données du frère Corredera et, après une minutieuse consultation des archives, il établit pour chaque frère une fiche contenant les données biographiques, le contexte de vie et les caractéristiques personnelles ainsi que le déroulement de sa vie : naissance, réception des sacrements, formations, emplois occupés et mort.

J'ai complété ma documentation par d'autres références bibliographiques. De toute façon, il faut distinguer entre les données et l'orientation de la pensée des auteurs. Internet m'a été aussi très utile. Avec Google Maps j'ai parcouru la géographie, y compris les rues de quelques villes, pour me situer avec une plus grande précision.

8. La mémoire historique. Célébrer la béatification des martyrs est un sujet délicat. Presque 80 ans ont passé, mais peut-être quelques blessures restent-elles ouvertes. La guerre a produit ses victimes et l'après-guerre, aussi. Quand les blessures seront bien cicatrisées, on aura dépassé le passé. La difficulté de la tâche est compréhensible, parce qu'il s'agit d'une guerre civile qui ne s'est pas terminée par une réconciliation mais par une victoire, et donc avec des

vainqueurs et des vaincus. Pour cette raison, la mémoire historique se présente, parfois, comme un affrontement de visions opposées. Un procès de béatification glorifie les martyrs de la foi chrétienne, mais il est solidaire de toutes les victimes sans distinctions, parce que la vérité, la justice et l'amour s'ils ne sont pas universels, perdent leur identité et leur signification.

Le respect des différentes sensibilités ne doit pas taire une reconnaissance sincère, humble et loyale des martyrs de la foi. Sans aucune ostentation, mais sans complexes. Le frère Basilio Rueda, mexicain, ancien Supérieur général, disait : « Je crois que nous avons l'obligation de transmettre à la génération future les leçons de la vie de nos martyrs ! » Ce livre veut être une modeste contribution à cet objectif. Je prends appui sur un critère évangélique immuable : il faut toujours être en faveur des victimes, quelles qu'elles soient, quels que soient leurs bourreaux, comme le montre la parabole du Bon Samaritain. Les 68 Maristes, frères et laïcs, furent martyrs à cause de leur foi. Par-delà leurs peurs, leurs angoisses, leurs incertitudes, le courage brille chez tous. Leur fidélité à Jésus-Christ et le sens marial de leur spiritualité sont la clé permettant de comprendre les raisons de leur vie et de leur mort. Magnifique témoignage pour clôturer l'Année de la Foi.

9. Remerciements. Merci à la commission composée des frères Ernesto Sánchez, Jorge Flores, Antonio Alegre, Santiago Fernández, Juan Miguel Anaya et Ernesto Tendero qui m'ont confié ce travail. Merci au frère Maurice Berquet, Provincial de l'Hermitage, et à son Conseil, qui m'ont demandé de collaborer comme membre de cette commission. Merci aux frères qui ont été les postulateurs de ces causes : Gabriele Andreucci et Giovanni Bigotto, comme aussi le vice postulateur, Mariano Santamaría. Merci aux frères Eduardo Cor-

redera et Juan Moral pour leurs contributions reflétées dans leurs livres. Sans ces données, ce livre n'aurait pas été possible. Merci au frère José Delgado qui a revu attentivement ma rédaction. Merci aux frères Ramon Llansana et Enrique Hurtado qui ont traqué les coquilles. Des données si nombreuses ont besoin de beaucoup d'yeux pour éviter les erreurs. Merci au frère Fernando Vecino pour ses apports d'archives. Merci à ma nièce Elisabet Serra pour le dessin de la page de titre. Merci aux hommes et aux femmes qui liront ce livre dont l'objectif n'est pas d'emmagasiner la connaissance sinon de la transmettre. Les Africains disent qu' « une personne est morte quand sont morts tous ceux qui gardaient sa mémoire. » Merci aux martyrs, parce que grâce au courage de leur foi, vécue en des temps troublés, ils me stimulent à vivre la mienne et celle de tant de personnes. Finalement, ma gratitude envers Dieu, car sans Lui les martyrs ne seraient pas ses témoins.

Lluís Serra Llansana*

* Lluís Serra Llansana est Frère Mariste de la Province de l'Hermitage. Parmi les divers livres qu'il a écrits, il faut noter en raison de leur thématique mariste : *La force de la fraternité. Maristes, cent ans à Les Avellanes (1910-2010)* et, en collaboration, *L'éducateur mariste I : son identité, son style éducatif (1983)*, *Histoire du collège des Frères Maristes d'Igualada (1996)* et *Jiménez Deredia dans la basilique de Saint Pierre du Vatican (2001)*.

Courrier électronique : lluis.serra@maristes.net | llserrall@gmail.com

Chapitre 1

Communauté mariste de les Avellanes (Lleida)

VOUS METTEZ DANS MES MAINS LA PALME DU MARTYRE

11 et 27 août, 3 septembre 1936

TÉMOIN DE LA FOI AU MAS DEL PASTOR



Frère Crisanto (Casimiro González García).

Naissance à Torrelaguna (Madrid), le 4 mars 1897.

Martyr au Mas del Pastor, Tartareu (Lleida), le 27 août 1936. 39 ans et 5 mois.

TÉMOINS DE LA FOI AU FRONTÓN DE LES AVELLANES



Frère Aquilino (Baldomero Baró Riera).

Naissance à Tiurana (Lleida), le 29 septembre 1903.

Martyr à Les Avellanes (Lleida), le 3 septembre 1936. 32 ans et 11 mois.



Frère Fabián (Juan Pastor Marco).

Naissance à Barcelone, le 14 janvier 1876.

Martyr à Les Avellanes (Lleida), le 3 septembre 1936. 60 ans et 7 mois.



Frère Félix Lorenzo (Lorenzo Gutiérrez Rojo).

Naissance à Las Hormazas (Burgos), le 10 août 1906.

Martyr à Les Avellanes (Lleida), le 3 septembre 1936. 30 ans.



Frère Ligorio Pedro (Hilario de Santiago Paredes).
Naissance à Cisneros de Campos (Palencia), le 12 mars 1912.

Martyr à Les Avellanes (Lleida), le 3 septembre 1936. 24 ans et 3 mois.

TÉMOINS DE LA FOI À SAGANTA (ESTOPIÑÁN DEL CASTILLO, HUESCA)



Frère Emiliano José (Marcos Leyún Goñi).
Naissance à Sansoáin (Navarre), le 7 octobre 1897.
Martyr à Saganta (Estopiñán, Huesca), le 11 août 1936. 38 ans et 10 mois.



Frère Timoteo José (Julián Lisbona Royo).
Naissance à Torre de las Arcas (Teruel), le 23 octobre 1891.
Martyr à Saganta (Estopiñán, Huesca), le 11 août 1936. 44 ans et 9 mois.



Frère Andrés José (Francisco Donazar Goñi).
Naissance à Iroz (Navarre), le 10 octobre 1893.
Martyr à Saganta (Estopiñán, Huesca), le 11 août 1936. 42 ans et 10 mois.

1. Les nouvelles arrivent au compte-gouttes. Presque toutes sont préoccupantes. Les fournisseurs, le facteur et quelques travailleurs des villages voisins en sont les messagers habituels. Une semaine sans lettres ni journaux nourrit l'obsession d'avoir une radio pour être au courant des événements. L'isolement du monastère de Sainte Marie de Bellpuig de Les Avellanes, qui se trouve à quinze kilomètres de Balaguer, dans la province de Lleida, ne facilite pas l'accès à l'information immédiate. Là se trouvent diverses sections de formation : le juvénat, le noviciat et le scolasticat. La maison héberge aussi l'infirmerie provinciale et une communauté de frères qui travaillent dans l'administration de la maison, à la grange, à la ferme, et dans des travaux divers de maçonnerie et d'entretien. Un total de 210 personnes, frères et jeunes en formation. Depuis 1910, les Maristes occupent l'ancien monastère des Prémontrés, ruiné par la loi de Mendizábal qui confisquait les biens de l'Église. Les douloureux événements de la Semaine Tragique de Barcelone, en 1909, avec l'incendie de la maison de San Andrés de Palomar dans la Ville Comtale, avaient provoqué le transfert des frères et des jeunes en formation de la côte vers l'intérieur des terres de la province de Lleida. Par leurs efforts et leur travail ils ont rendu habitable l'ancien monastère et y ont construit de nouvelles ailes. Le frère Diogène, Supérieur général, avait affirmé, en 1922, lors d'une visite que : « Les Avellanes était le premier noviciat de la congrégation. » Alors que les premiers travaux sont bien réalisés et que la ferme commence à entrer en production, de nouveaux nuages se lèvent à l'horizon, sans que les premiers aient disparu, en raison de troubles socio-politiques, économiques et religieux.
2. La victoire des forces de gauche aux élections municipales de 1931, l'abdication d'Alphonse XIII et son départ pour l'exil, la proclamation de la République... remplissent l'horizon de points d'interrogation. Quelques mois plus tard, le

frère Diogène écrit une lettre où il manifeste sa préoccupation en raison des effets du changement sur l'Église et la religion. L'incendie de couvents, au mois de mai, ne présage rien de bon. Les frères aînés revivent l'angoisse de la Semaine Tragique où des vies ont été sacrifiées et le noviciat de San Andrés de Palomar incendié. Les vieux phantasmes de l'anticléricalisme et d'une politique agressive sont de retour. Les attitudes se polarisent. La crainte grandit parmi les frères. Le contenu religieux de leurs écrits s'amplifie. La prière au Sacré Cœur de Jésus s'intensifie et les expositions du Saint Sacrement se multiplient. Le frère Laurentino, Provincial, aujourd'hui bienheureux, écrit : « Je désire sauver nos œuvres, non seulement matériellement, mais aussi fortifier spirituellement les frères. » L'activité reste normale, mais une tension sourde est présente, alimentée par chaque nouvelle qui arrive au monastère. Cependant, le gouvernement provisoire de la République déclare Sainte Marie de Bellpuig de Les Avellanes monument historique et artistique appartenant au Trésor Artistique National. C'est un apport à la culture, réalisé par les Frères Maristes, moyennant beaucoup d'efforts et de privations, sans aide publique.

3. Comme chaque samedi, frères et jeunes en formation montent à la Colline de la Vierge d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la maison et une grande partie de la propriété. Là, avec ferveur, ils chantent le *Salve Regina* et la prière *Te souviens-tu, Mère ?*. La musique s'entend dans le bois environnant et les voix cristallines rompent le silence de la nature. Tout est normal, comme toujours. Il ne vient à l'esprit de personne que cet acte ne sera pas répété pendant longtemps. Après le souper, arrive la nouvelle du soulèvement militaire. Les dernières heures du 18 juillet 1936 se passent dans la préoccupation et l'angoisse. Les événements vont se précipiter de manière vertigineuse pendant la semaine suivante. Le frère Directeur communique la nouvelle officielle de l'état de guerre. Il y a



Vue du monastère de Sainte Marie de Bellpuig de les Avellanes en 1936

un repas fraternel à la Source du Carmel. Renforcer la fraternité est indispensable avant d'affronter la tragédie qui se devine autant qu'on la redoute. Le commissionnaire (commissaire ? Je crois qu'il s'agit du frère chargé des commissions. Pour la compréhension, il serait bon de traduire : « Le frère commissionnaire, à son retour d'Os...) d'Os, la municipalité proche dont dépend le monastère, est assailli de questions à son arrivée au couvent. Le soulèvement militaire échoue à Lleida, maté par les forces d'assaut et les miliciens. Les comités communistes contrôlent l'entrée et la sortie de Balaguer. Le frère Felipe José, maître des novices, veut aller à Barcelone le 20 juillet, mais il est arrêté et laissé en liberté. Il revient au monastère. Le premier juvéniste se retire, réclamé par ses parents. Le maire par intérim de Balaguer, leader socialiste affiché, monte à Les Avellanes pour annoncer qu'il a l'intention de transformer le monastère en hôpital.

4. Le 25 juillet, les premiers miliciens arrivent. Ils placent la pancarte « Hôpital » et le drapeau rouge qui flotte sur l'infirmerie. On décide de se disperser, ce qui signifie abandonner le monastère et chercher à loger dans des maisons des villages voisins. Les juvénistes et les scolastiques vont au village de Les Avellanes ; les novices à Vilanova ; les frères

âgés, à Vilamajó. Quelques frères se répartissent parmi les divers groupes et d'autres partent à l'aventure. Les charrettes pleines de vivres, en direction de Vilanova, doivent revenir au monastère sur les ordres des miliciens. Les familles des villages proches ont une attitude d'accueil remarquable et traitent les séminaristes et les frères comme des membres de leur propre famille, tissant des liens que le temps n'a pas détruits. « Notre frère est venu », diront-ils plus tard.

5. Le vandalisme cause la destruction de monuments et de statues, comme celle du Sacré Cœur dans le cloître, le Crucifix et la Vierge de l'église, la Vierge de la fontaine de l'entrée, la croix du chemin de Vilanova, œuvre remarquable du XIV^{ème} siècle et le monument de la Vierge de la Colline. Pour le reste, les dégâts sont moindres. En septembre 1936, le monastère devient sanatorium pour malades mentaux. Cependant, la haine aveugle s'acharne sur les personnes. Les frères José Oriol, âgé de 50 ans, et Félix Alberto, de 19 ans, sont fusillés sur le bord de la route, en haut de la montée du Saint Christ de Balaguer. Ce sont les premières victimes.

6. Martyre du frère Crisanto. Le frère Chrisanto, madrilène, est responsable des juvénistes, qui sont les plus jeunes des séminaristes. Il s'agit d'une mission de confiance : veiller sur la vocation des futurs frères. À sa prise d'habit, le 2 février 1915, il a presque 18 ans. Il note sur son carnet : « Dieu veuille que ce jour ne s'efface jamais de ma mémoire et que je couronne ma vie par la mort d'un Frère Mariste, en chantant *Ave maris stella*. Le jour est venu, frère, de t'unir à Dieu et de lui offrir ton cœur, sans réserves et pour toujours ». Il prend le plus grand soin des juvénistes qui sont placés dans les familles et les fermes de Tartareu et dans le village de Les Avellanes. Cependant, il doit se présenter deux fois par jour à la mairie pour signer. Perspicace, il est conscient que sa sentence de mort est prise et qu'on va le tuer. Il

demande des prières et manifeste plus encore, si c'est possible, son affection envers les juvénistes. On lui propose une cachette, mais il refuse pour ne pas mettre en danger la vie des enfants. Il a donné sa parole de se présenter tous les jours devant le comité et il va la tenir. Il affirme : « S'ils me tuent, ce sera uniquement parce que je suis religieux mariste et parce que j'ai accompli mon devoir. Si cela arrive, j'en serai heureux. Comment pourrais-je abandonner mes chers enfants ! Tant que je vivrai, avec l'aide de Dieu et de la Très Sainte Vierge, je prendrai soin de tous ! »

Le jeudi 27 août, arrive à Tartareu un groupe de miliciens étrangers à la région pour prendre le contrôle du village. Le chef oblige les gens qui vadrouillent çà et là de rentrer chez eux. Ils s'éloignent, en emmenant le frère Crisanto à quelques 300 mètres au-delà du « Mas del Pastor », près d'un ravin. Les miliciens étrangers invitent ceux du comi-



Croix qui rappelle le lieu du martyre du frère Crisanto, près du Mas del Pastor à Tartareu (Lleida).

té de Tartareu à exécuter le religieux, mais ils refusent en disant qu'ils n'ont pas le courage de tuer l'un des leurs. Et tandis qu'ils s'en vont, on entend sept ou huit coups de feu. Ensuite, une deuxième décharge : « Afin qu'il ne nous échappe pas. » Auparavant, le frère Crisanto les avait suppliés : « Pour l'amour de Dieu, ne me tuez pas, laissez-moi prendre soin de mes jeunes. » Les miliciens obligent quelques paysans à enterrer le cadavre. Ils remarquent que le frère Crisanto serre un petit bout de bois entre ses doigts en forme de croix. Deux exhumations postérieures, en 1940 et 1967, confirment que la main droite est intacte et serre encore le petit bout de bois. Ses restes reposent aujourd'hui dans l'église du monastère de Les Avellanes. Le 5 octobre 1936, les jeunes en formation passaient la frontière française sains et saufs. Ses prières avaient été écoutées.

7. Les martyrs du fronton. Les nombreux jeunes en formation jouent et se divertissent pendant les récréations aux divers frontons de la maison. Les pelotes en cuir tannent la main qui, en les frappant avec force, s'échauffe et enfle. Une



Fronton de Les Avellanes où quatre Frères livrèrent leur vie.

semaine après la mort du frère Crisanto, le 3 septembre, jeudi, le fronton le plus proche de la montée qui conduit au cimetière est la scène d'une nouvelle exécution.

Le *Peleteiro*, ainsi que deux autres miliciens armés, préparent leurs fusils devant quatre Frères Maristes, en habits civils, alignés contre le mur du fronton.

Le frère Aquilino, de Lleida, sous-maître des novices, est un homme profondément spirituel et un très bon pédagogue. Dans une lettre à sa sœur, il écrit : « Quant à nous, ne te fais pas de mauvais sang ; les choses ont beaucoup changé, sans doute, les menaces et les insultes contre les religieux, les églises et les couvents sont fréquentes, mais n'oublie pas que nous sommes dans les mains de Dieu et que nous dépendons entièrement de Lui. C'est lui qui nous a appelés, qui nous a réunis et nous protège. » Une prière à la Vierge, peu avant son martyre, reflète son sens mystique : « Faites que Dieu se donne à mon âme et que mon âme se donne à Dieu. »

Le frère Fabián, de Barcelone, l'aîné du groupe, s'est formé en France. C'est un éducateur qui a une sensibilité spéciale pour les jeunes les plus nécessiteux et, parfois, il se fait mendiant pour leur venir en aide. Un an avant sa mort, sa santé se détériore et il doit venir à l'infirmerie du monastère. Il est gravement malade.

Le frère Félix Lorenzo, de Burgos, a une santé précaire. Des attaques cardiaques répétées l'ont mené près de la mort. Il a reçu trois fois l'extrême onction. La gravité de la maladie dont il souffre ne l'empêche pas de garder un visage souriant et de faire des petits travaux manuels qui demandent attention et précision. Peu après le soulèvement militaire, il doit être hospitalisé. Les miliciens le sortent de l'hôpital pour le conduire au fronton. Il se tient debout difficilement pendant l'exécution.

Le frère Ligorio Pedro, de Palencia, issu d'une famille pauvre, se sent attiré par la vie mariste. Il fait ses premières études maristes à Carrión de los Condes avec l'idée d'aller en mission. Il se rend en France et apprend le français. Après la première profession, il doit accomplir deux ans de service militaire. Il est atteint du mal de Pott, maladie qui affecte la colonne vertébrale et qui est due à une bactérie. Il veut terminer ses études mais la maladie s'aggrave et il doit aller à l'infirmerie de Les Avellanes. Les miliciens le tirent de sa chambre et le mènent au fronton, sans qu'il s'y oppose.

Le frère Aquilino, devant les trois frères malades, s'adresse aux miliciens :

— Je voudrais vous parler.

— Dis ce que tu veux pendant que nous chargeons les fusils, répond le *Peleteiro*.

— Comme homme, je vous pardonne ; et comme catholique je vous remercie, car vous mettez en mes mains la palme du martyr que tout catholique doit désirer.

— As-tu déjà fini ?, réplique le *Peleteiro*.

— Vive le Christ Roi !

— Maintenant, tourne-toi !, ordonne le milicien.

— Non, de face.

Les quatre victimes regardent leurs bourreaux. Les décharges fauchent leurs vies. On les appelle les martyrs du fronton. Sur le mur, se voient encore les trous des balles. Monsieur Ramon Miranda (Ramonet), qui travaillait avec les frères et qui restera encore longtemps avec eux jusqu'à sa mort, leur donne une sépulture.

8. Les trois de Saganta. Le bruit d'un moteur de camion rompt le silence de la campagne de Saganta, un hameau situé à cinq kilomètres de Estopiñán del Castillo, à 731 m. d'alti-

tude, dans la province de Huesca. Madame Joaquina Vidal, qui est en train de préparer le goûter, entend le bruit. D'une fenêtre, avec précaution, elle observe ce qui se passe, poussée par la curiosité et l'angoisse. Sur l'arrière du camion, il y a trois hommes. Ce sont trois Frères Maristes : Emiliano José, Timoteo José et Andrés José. On les appelle les trois José. Ils sont à Les Avellanes et ils accompagnent les postulants et les novices à Vilanova tout en aidant aux travaux des champs. Mais en fin juillet ils ont dû partir pour ne pas donner prise aux soupçons et porter préjudice aux jeunes en formation. Ils veulent aller en Navarre. Lorsqu'ils arrivent à Estopiñán del Castillo, ils demandent au comité un sauf-conduit pour éviter de plus grandes difficultés et périls. Les miliciens devinent que ce sont des religieux et ils les emprisonnent. C'est le lundi 10 août. Les frères passent la nuit dans la mairie qui sert de prison.

Le frère Emiliano José, navarrais, fait partie de la communauté de Sabadell. Le frère Provincial lui a demandé de se charger de la lingerie, pendant l'été, en raison d'un cours auquel assistent de nombreux participants. C'est un bon professeur et un électricien expérimenté. Il est toujours disponible. C'est aussi un tailleur très habile. Quelques jours après son arrivée à Les Avellanes, il est englouti dans le gouffre des événements.

Le frère Timoteo José, de la province de Teruel, est la personne d'une seule tâche : toujours à Les Avellanes où il est chargé du jardin et de la propriété. Il entre au postulat âgé de 25 ans. Il doit s'adapter à une ambiance studieuse, alors qu'il travaille au jardin. Lors de sa dernière visite dans son village natal, une dame lui promet de le faire héritier de ses biens, s'il y reste. Il lui répond : « C'est bien peu de chose en échange de ma vocation. »

Le frère Andrés José, navarrais, fils de maçon, a éprouvé un dépit amoureux pendant ses fiançailles. À 28 ans, il entre au

noviciat. Les travaux et réparations diverses ne manquent pas dans une maison qui abrite plus de deux cents personnes. Il est efficace en tout. Il sait unir travail et prière. Il est tout heureux de la prochaine transformation de Les Avellanes, qu'il ne peut réaliser à cause de la situation politique et sociale.

Les frères employés aux travaux manuels ont toujours été respectés, estimés et aimés par les jeunes en formation.

La dame du hameau de Saganta, de sa fenêtre, continue d'observer. Le camion s'arrête. Un homme en descend que les miliciens du comité d'Alguaire, appelés pour faire l'exécution, fusillent dans le dos. Les deux autres descendent aussi et subissent le même sort. Le gendarme d'Estopiñán s'approche de la maison et, s'adressant au mari de la dame, ordonne : « Nous laissons ici trois oiseaux. Enterrez-les immédiatement. » En arrivant sur les lieux du drame, ils voient les trois cadavres, la tête couverte d'un béret pour cacher la blessure du coup de grâce. Leurs restes reposent aujourd'hui au cimetière de Tamarite de Litera (Huesca).

Chapitre 2

Communauté mariste de Tolède

J'AI VÉCU AVEC EUX, AVEC EUX JE VEUX MOURIR

23 et 24 septembre 1936



Frère Cipriano José (Julián Iglesia Bañuelos).

Naissance à Los Valcárceres (Burgos), le 26 février 1893.

Martyr à Tolède, le 24 août 1936. 43 ans et 5 mois.



Frère Jorge Luis (Lorenzo Lizasoáin Lizaso).

Naissance à Irañeta (Navarre), le 4 septembre 1886.

Martyr à Tolède, le 24 août 1936. 49 ans et 11 mois.



Frère Jean-Marie (Félix-Célestin Gombert Olympe).

Naissance à Trets (Bouches-du-Rhône), le 5 avril 1873.

Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 63 ans et 4 mois.



Frère Julio Fermín (Julio Múzquiz Erdozáin).

Naissance à Aldaba (Navarre), le 11 avril 1899.

Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 37 ans et 4 mois.



Frère Javier Benito (Jerónimo Alonso Fernández).
Naissance à Villorejo (Burgos), le 1^{er} octobre 1912.
Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 23 ans et 10 mois.



Frère Anacleto Luis (Emiliano Busto Pérez).
Naissance à Quintanilla de San García (Burgos), le 5 janvier 1913.
Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 23 ans et 7 mois.



Frère Bruno José (Ángel Ayape Remón).
Naissance à Cáseda (Navarre), le 1^{er} octobre 1915.
Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 20 ans et 10 mois.



Frère Evencio (Florencio Pérez Moral).
Naissance à Acedillo (Burgos), le 10 octobre 1899.
Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 36 ans et 10 mois.



Frère Abdón (Luis Iglesias Bañuelos).
Naissance à Los Valcárceres (Burgos), le 19 août 1895.
Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 41 ans.



Frère Eduardo María (Francisco Alonso Fontaneda).

Naissance à Valtierra de Alcastro (Burgos), le 10 octobre 1915.

Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 20 ans et 10 mois.



Frère Félix Amancio (Amancio Noriega Núñez).

Naissance à Aguilar de Campoo (Palencia), le 10 février 1912.

Martyr à Tolède, le 23 août 1936. 24 ans et 6 mois.

-
1. Le frère Jacinto rentre au collège *Santa María*. Son cœur bat la chamade. Hier, à Plasencia, un sergent de l'armée nationale lui a communiqué la rumeur : « Tous les frères ont été assassinés. » Aujourd'hui, samedi 3 octobre, il arrive à Tolède en espérant trouver une réalité meilleure. Les supérieurs l'ont envoyé pour recueillir des informations crédibles sur ce qui est arrivé aux frères. Le silence est la musique de fond du drame que ses yeux contemplent. Le résultat apparaît dans son rapport : « Je me promène dans la cour : des milliers d'objets y sont entassés, détruits, noircis pour la plupart... Les murs sont enfumés, surtout en quelques endroits. J'entre dans les chambres : ce n'est que saleté, désordre, portes brisées, fenêtres ouvertes, cassées. Tout y opprime l'âme qui voudrait respirer, fuir tout au moins. La peine et la douleur écrasent les sentiments. Je sors pour respirer un autre air qui ne soit pas chargé de tant de ruines et de crimes ; ou, au moins, que ces crimes ne soient pas connus, qu'on me parle de jours et de souvenirs autres que ceux-ci... »

En sortant, un vieillard presque en guenilles s'approche et lui demande :

— Êtes-vous Mariste ?

— Oui, monsieur.

— Laissez-moi vous embrasser bien fort ! Deux grosses larmes perlent sur ses joues parcheminées. Hélas ! frère, tous, tous sont morts ! Tous assassinés ! Ils ont triomphé !

C'est l'aumônier du monastère de Saint Jean des Rois qui confirme les peurs du frère Jacinto Luis. Cependant, le frère veut vérifier l'information que lui a donnée ce prêtre. Le lendemain est un dimanche et il n'y a de messe qu'à la cathédrale. S'il y a un Frère Mariste vivant, il y sera. Aucun n'apparaît, bien que le frère soit resté à l'affût toute la matinée. À la prison, il obtient la confirmation définitive. Tous les noms des frères y sont inscrits et tous ont été assassinés. La tragédie est confirmée. La recherche prend fin.

2. Tolède possède une caractéristique que l'on trouve en beaucoup de villes italiennes. Sa renommée ne vient pas du nombre de ses habitants mais de la beauté de ses monuments et des œuvres de grands artistes qu'elle garde, comme Le Greco. Dans le centre historique dominent les constructions en pierre. Le tracé tortueux de ses rues offre une promenade à travers l'histoire. Au début du conflit, Tolède compte à peine 35.000 habitants. Les édifices religieux, parmi lesquels se distingue la cathédrale, sont présents partout. Dans le domaine militaire il faut signaler, d'une part, l'Alcazar qui sert d'école pour les jeunes officiers et, d'autre part, la fabrique d'armes, qui fournit des cartouches par centaines de milles. La Gendarmerie et la droite politique font de la ville un noyau de résistance en face des forces révolutionnaires en provenance de Madrid.



Vue extérieure du collège mariste Sainte Marie. Tolède 1936.

Sa proximité géographique avec la capitale de l'Espagne transforme Tolède en un théâtre d'affrontements et en camp d'opérations militaires. Dans l'Alcazar sont concentrées les forces fidèles au soulèvement militaire. On y amène de nombreuses armes et des munitions de la fabrique. Le général Moscardó écrit des pages de résistance pendant un siège qui dure une soixantaine de jours. Mises à part quelques Filles de la Charité, aucun prêtre ou religieux n'a pris refuge dans l'Alcazar. Ils avaient sans doute de la peine à imaginer ce qui pouvait arriver ou ils pensaient que « les eaux ne déborderaient pas. » La réalité allait démentir avec une extrême cruauté leurs prévisions trop naïves.

3. Les miliciens trient d'abord les prisonniers à arrêter et à emprisonner. Toute information, si peu fiable soit-elle, sert à leur besogne. La brutalité dans les interventions leur donne de bons résultats. Le collège *Sainte Marie* ne va pas les décevoir. Fondé en 1903, il compte 500 élèves. L'école des frères occupe le rez-de-chaussée et trois étages, le premier avec un balcon qui se prolonge sur toute la façade. Un

lieu sûr pour trouver des religieux et remplir les cellules de la prison de possibles suspects et coupables. Ils emploient leur tactique habituelle : tirer plusieurs coups de feu et briser les portes. Le bruit et la violence font toujours peur et engendrent la crainte. Cette façon de faire leur permet d'être maîtres de la situation. Après les coups de feu, cinq cents miliciens prennent d'assaut le collège, pièce par pièce. Ils cassent les portes fermées. Ils veulent éviter toute surprise. On dit aux personnes qui sont à l'intérieur de descendre dans la cour. Ils les mettent en file, le visage contre le mur. Le portier et le garçon de table sont laissés en liberté, mais les frères iront en prison. La fouille permet de découvrir quelques symboles religieux qui enflamment l'ardeur des miliciens et stimulent leur mépris, exprimé par de bruyants blasphèmes. Le frère Cipriano José, directeur, sent sur ses épaules le poids de la responsabilité du groupe et éprouve une sensation d'impuissance. Chapelets, médailles ou scapulaires sont jetés au sol et piétinés. Il pressent que lui et ses frères n'auront pas un meilleur sort. Ses concitoyens auraient été plus respectueux parce qu'il les connaissait personnellement et qu'ils appréciaient son travail de pédagogue et d'éducateur des enfants et des jeunes tolédans.

4. Dans la prison trois éléments dramatiques convergent : la dureté des conditions physiques et alimentaires ; le mépris, la moquerie et les menaces des geôliers ; et l'intuition d'une mort inévitable. La nourriture est maigre et l'eau contient immondices et larves. La cruche cache ce qu'ils boivent car, s'il l'avaient vu, la nausée aurait provoqué des vomissements. Loin des yeux... Mais le traitement est pire. Ils sont sans défense face aux insultes et moqueries qui, pourtant, les affermissent dans leur état de religieux et les liens de fraternité. Les menaces donnent la chair de poule : « Bientôt vous ferez une petite promenade et tout prendra fin ! » La promenade, dans l'argot de la prison, signifie l'antichambre



Communauté de Tolède. Année scolaire 1935-1936.

de la mort. Face à l'imminence de la fin, le lien avec Dieu se resserre. La prière devient continue. On redit la prière de Jésus au jardin des oliviers : « Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi, cependant que ta volonté soit faite et non la mienne. » Ils vivent dans ces conditions pendant un peu plus d'un mois. Seront ainsi assassinées à Tolède entre 450 et 500 personnes, y compris les communautés religieuses des Carmélites et des Maristes.

5. Le consul français arrive à la prison et s'entretient avec le frère Jean-Marie, le doyen de la communauté, de nationalité française. Il lui communique qu'il a commencé les formalités en vue de son extradition. Les autres frères essaient de le convaincre de profiter de l'occasion pour être libéré. Le frère Jean-Marie était arrivé en Espagne à l'âge de 19 ans, comme professeur au juvénat de Mataró. Pendant 44 ans, il y avait donné l'éducation chrétienne dans des collèges en diverses villes. Il avait été directeur à Malgrat (Barcelone) et à Cullera (Valence). Il est à Tolède depuis 15 ans. Au cours

de sa formation, il a connu des frères qui avaient vécu avec Marcellin Champagnat et les premiers frères. Expert en installations électriques, c'est un professeur apprécié en Physique et Sciences Naturelles qui fait aussi la classe au séminaire de Tolède. En raison de sa condition de citoyen français il aurait pu être libéré, mais sa réponse au consul est inattendue : « Je n'accepterai jamais ! J'ai vécu avec eux, avec eux je veux mourir. » Pas d'échappatoire individuelle, mais un engagement communautaire jusqu'au bout.

6. Le bruit des avions de l'armée nationale règne sur la ville où sont bombardés quelques points stratégiques. Un avion survole l'Alcazar à basse altitude pour lancer des vivres et un message de soutien. L'aviation de la République contracte et tue, par erreur, des dizaines des siens. Les représailles ne se font pas attendre. Dix frères de la communauté, ainsi que plusieurs prêtres, vont faire « leur dernière promenade ». Sur le moment, quelqu'un échappe au contrôle des



Dans la paroisse Sainte Thérèse, à Tolède, reposent actuellement les restes de 8 des 11 Frères martyrs de la communauté.

miliciens qui ne l'inscrivent pas sur la liste. Sans jugement ni défense, ils font partie de la file des condamnés.

En tête du groupe mariste se trouve le frère Cipriano José, directeur depuis presque quatre ans. Son lieu de naissance, dans de la province de Burgos, est sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle. Il jouit d'un grand prestige en raison de ses capacités intellectuelles. Il a réussi brillamment ses examens de licence. Il vit radicalement l'Évangile, spécialement dans le domaine de la pauvreté. C'est un apôtre plein de zèle. Les frères l'acceptent comme leader à cause de son humilité et de son esprit communautaire.

Frère Abdón a deux ans de moins que Cipriano José, son frère de sang. Deux liens les unissent donc : celui de la famille religieuse et celui de la famille naturelle. Il a marché sur les pas de son frère et cultivé sa simplicité, son sérieux, sa réflexion, son sens du service en même temps que son sens de la dépendance. À son arrivée à Tolède, son frère l'y avait précédé de trois ans. Les voici donc réunis pour partager leurs derniers moments.

Le frère Julio Fermín, originaire d'un petit village de Navarre, entre à 15 ans comme postulant au noviciat de Les Avelanes. Imprégné de l'esprit religieux vécu dans sa famille, il se fait remarquer en mettant ses talents et son bon caractère au service de la vie communautaire et de l'éducation. Ses manières plaisent aux élèves et aux familles. Ses frères de communauté sont les premiers bénéficiaires de sa joie et de son sourire.

La communauté de Tolède est jeune et dynamique. Le frère Javier Benito est l'un des cinq qui n'ont pas 25 ans. Il partage avec le directeur les influences du Chemin de Saint Jacques. Dans les premières étapes de sa formation, il est chargé de veiller sur les nouveaux arrivés. Il mène à bonne fin un dur apprentissage d'éducateur à Lleida et à Madrid

avant d'être envoyé à Tolède. Un de ses compagnons le décrit comme « intelligent, aimable et travailleur ».

Le frère Anacleto Luis entre au juvénat d'Arceniega la même année que le frère Javier Benito. Ensemble, ils parcourent le même itinéraire de formation jusqu'à l'émission des premiers vœux de religion, le 8 septembre 1929, et font ensemble le scolasticat. Peu d'années après, ils partagent leur vie dans la communauté de Tolède. Serviable et dévoué, il éprouve des difficultés dans l'art difficile de la discipline scolaire. Pourtant, rien ne l'empêche de sourire et d'aider.

Le frère Bruno José, un des trois navarrais de la communauté, a juste 21 ans. Le frère Dominicio le présente comme un jeune de « figure angélique, doué d'un bon caractère, sympathique, vif, attirant, soigné sur sa personne et d'aspect agréable. » Alors qu'il était à Madrid, sa mère et sa sœur lui avaient rendu visite. Sa mère ne cachait pas son inquiétude, ayant peur du danger couru par les religieux. Son fils lui répond : « Que je serais heureux de pouvoir mourir martyr ! » Sa mère se met à pleurer et, pour la consoler, il ajoute : « Ne t'inquiète pas. À l'arrière du collège, il y a une porte pour fuir. » Dans son village natal, une messe solennelle de funérailles sera célébrée et le curé, dans son homélie, évoquant l'esprit qui animait le frère Bruno José, exhorte les assistants à la réconciliation et au pardon envers les ennemis.

Le frère Evencio, un des six frères originaires de la province de Burgos, arrive à Tolède en août 1935, après huit ans à Lucena dans la province de Cordoue. Il a beaucoup d'expérience comme préfet d'internat sachant unir la compréhension avec la discipline, le respect avec l'exigence. C'est un frère qui marque et il sera pleuré par ses anciens élèves et les personnes qui le connaissaient. Il se fait remarquer par sa haute taille et sa proximité avec les jeunes.

Le frère Eduardo María est le plus jeune de la communauté ; il va bientôt avoir 21 ans. À la fin de son temps de formation à Arceniega, province d'Álava, et à Les Avellanes (Lleida), Tolède est son premier poste où il s'incorpore à la communauté scolaire, avec des attitudes de commençant. Son esprit de prière se manifeste par de fréquentes visites au Saint-Sacrement. Il se montre docile et obéissant. Avec quatre autres frères un peu plus âgés que lui, il forme le groupe des jeunes.

Dans la communauté, le frère Félix Amancio est l'unique frère originaire de la province de Palencia. Il paraît fixé définitivement à Tolède après avoir eu, en quatre ans, quatre postes différents. Il vient de faire sa profession perpétuelle après les exercices spirituels de Saint Ignace d'une durée d'un mois. Conscient du moment politique qu'il est en train de vivre, il n'ignore pas que le fait d'être religieux le met en danger : « Il ne faut pas se mettre en peine ; s'ils nous tuent, nous mourrons martyrs. » Une telle phrase prend un plus grand relief dans la bouche d'un jeune de 24 ans. Le courage face à l'adversité.

7. Le récit du martyre est bref mais plein d'émotion. Ils attachent les prisonniers par deux et ils avancent en file en priant jusqu'à Saint Jean des Rois et la Porte du Cambrón. D'autres resteront à la Fontaine Salubre. Les piquets d'exécution et les mitrailleuses sont en place. Les tirs mettent fin à leur vie. Les cadavres s'amoncellent. Après quelques heures, ils sont transportés dans des charrettes jusqu'au cimetière où on les jette dans des fosses communes. C'est le 23 août 1936, un dimanche.

Le frère Jorge Luis, parce qu'il était occupé à des travaux de cuisine, n'a pas été pris avec le groupe. C'est l'unique frère qui reste de la communauté, mais pour peu de temps. Les miliciens, de retour à la prison, se rendent compte de leur

oublie et programme son exécution pour le lendemain. Ce frère est à Tolède depuis presque 20 ans, interrompus par la brève parenthèse du second noviciat à Grugliasco, en Italie. Il est de complexion robuste et d'une grande bonté. Il a des amis de toute sorte et, en communauté, étant économiste, il montre son cœur de mère. Comme éducateur, il a inventé un système de démocratie participative entre les élèves pour rendre justice. Au moment d'être fusillé, avant de crier « Vive le Christ Roi ! », il reproche aux miliciens leur lâcheté manifestée par l'assassinat de personnes innocentes et sans défense. Avec la mort du frère Jorge Luis, le nombre de frères martyrs de la communauté de Tolède s'élève à onze.

Chapitre 3

Communauté mariste de Valence

EN TEMPS DE PAIX COMME EN TEMPS DE GUERRE

4 août 1936 | 5 octobre 1936



Frère Luis Damián (Joseph Sobraqués Glory).

Naissance à Bouleternère (France), le 28 mars 1891.

Martyr à Valence, le 4 août 1936. 45 ans et 4 mois.



Frère José Ceferino (Elías Garet Ventejo).

Naissance à Centelles (Barcelone), le 28 janvier 1905.

Martyr à Valence, le 4 août 1936. 31 ans et 6 mois.



Frère Berardo José (José Pampliega Santiago).

Naissance à Cañizar de Argaña (Burgos), le 27 août 1912.

Martyr à Valence, le 4 août 1936. 23 ans et 11 mois.



Frère Benedicto José (Lucio Galerón Parte).

Naissance à Yudego (Burgos), le 13 décembre 1912.

Martyr à Valence, le 4 août 1936. 23 ans et 7 mois.



Frère Valente José (Jesús Delgado de la Fuente).

Naissance à Mazuelo de Muñó (Burgos), le 17 avril 1894.

Martyr à Barcelone, le 5 octobre 1936. 42 ans et 6 mois.



Frère Eloy José (Eloy Rodríguez Gutiérrez).

Naissance à Torrepadre (Burgos), le 9 septembre 1899.

Martyr à Barcelone, le 5 octobre 1936. 37 ans.

-
1. Le souper du 19 juillet, dimanche, est à 20 heures 30, comme d'habitude. Les frères de la communauté du *Liceo Mayans*, situé au N° 5 de la place de Mirasol, dans la ville de Valence, sont au réfectoire. Ils n'ont pas beaucoup d'appétit. L'ambiance est lourde en raison de la tension politique, de la violence dans la rue, de l'incertitude de l'avenir. Quelques frères ont encore devant leurs yeux les images qu'ils viennent de voir pendant la promenade de l'après-midi. Un climat de révolution. Une petite radio lance des nouvelles alarmantes. Après le souper, le frère directeur réunit la communauté dans la salle d'études. On analyse la situation, socialement confuse, et chaque frère est libre de rester au collège ou d'aller dormir à l'extérieur. Ils se divisent moitié moitié. Au collège, les uns dorment et d'autres surveillent. La communauté se réunit le lendemain matin. Un prêtre ami célèbre la messe dans la chapelle. Le 20 juillet, lundi, une grève générale illimitée se déclenche pour protester contre le soulèvement militaire. En ville, le général González Carrasco se montre hésitant et les gauchistes s'emparent de la rue.



L'Académie Nebrija, située sur l'Avenue de la Alameda, 11 , en 1903, année de sa fondation.

Au Paseo de la Alameda se trouve une autre communauté qui dirige l'*Academia Nebrija*. Les frères, pour esquiver la défense d'enseigner faite aux congrégations religieuses, donnent à leurs collèges des noms qui ne suscitent pas de soupçons. Les événements se précipitent. Le 21 juillet, les églises et la cathédrale elle-même se transforment en colonnes de fumée. Le lendemain, une patrouille force les frères à abandonner le centre-ville. Ils peuvent revenir au *Liceo* pour prendre ensemble un dernier repas, en la fête de l'apôtre Saint Jacques. Vient ensuite la dispersion dans des auberges ou des maisons particulières.

2. Valence est une ville dynamique, baignée par les eaux de la Méditerranée. La présence mariste remonte à 1897 et la fondation du premier collège a quelque chose d'international. Trois frères, un français, un italien et un suisse, ouvrent la première école dans la rue Portal de Valldigna. L'augmentation spectaculaire des élèves et la nouveauté de leur projet éducatif les obligent à de continuels chan-

gements de lieux. *L'Academia Nebrija*, située au N° 11 du Paseo de la Alameda, est dirigée par une communauté de six frères. On y trouve les classes d'enseignement primaire et les trois premières années du secondaire. Les élèves, quand ils y ont terminé leurs études, vont les continuer ordinairement au *Liceo Mayans*. Les deux communautés entretiennent d'excellentes relations. Pour Noël et pour la célébration de la première communion, les frères se rencontrent et partagent leur prière et leur table. Ils se répartissent aussi les engagements. Si les frères de Mirasol, plus nombreux, y vont une seule fois, ceux de la Alameda y vont deux fois.

3. Quatre frères de *L'Academia Nebrija* deviennent martyrs, le mardi 4 août. Frère Luis Damián est le directeur. Français d'origine, il vient d'une famille aisée et très religieuse. Quand les religieux sont expulsés de France en 1903, l'enfant veut suivre ses éducateurs qui partent en Espagne. C'est un grand sacrifice pour la famille car il est l'unique garçon et l'héritier. À 12 ans, il entre au juvénat de Vic, en Catalogne espagnole. Sa formation achevée, il est envoyé à Barcelone, Saragosse, Valence et Murcie. En 1935, il dirige le collège du Paseo de la Alameda. C'est un religieux très strict, mais plein de bonté et minutieux dans la préparation de ses classes et catéchèses. Aimant le silence, il vit à fond l'esprit de prière.

Le frère José Ceferino, de Barcelone, après ses années de formation, est envoyé à Alcoy et à Valence (La Alameda). De là, il va au Maroc, où il fait la classe à Larache et Alcazarquivir. Il revient à Valence en 1933. Il est sous-directeur et forme un tandem parfait avec le directeur. Quelqu'un affirme : « Ils sont faits pour vivre et mourir ensemble. » En raison de sa jeunesse et au fait que la fonction de directeur n'est pas en soi une raison de distanciation, il est plus

accessible aux frères et aux élèves. Sa piété et son esprit de sacrifice sont remarquables.

Les frères Berardo José et Benedicto José sont deux jeunes âgés de 23 ans, originaires de Burgos, avec à peine quatre mois d'écart. Ils sont unis par une solide amitié, forgée durant leurs six ans de formation vécus ensemble. Le seul poste du frère Berardo José a été Valence, d'abord à Mirasol et, trois ans plus tard, à la Alameda. Le frère Benedicto José a un parcours plus varié : Vallejo de Orbó (Palencia), Barruelo de Santullán (Palencia), Logroño et Valencia, en 1935, où il retrouve son ami. À partir de ce moment, les deux partagent un destin final. Deux caractères différents, mais complémentaires. Le frère Benedicto José aime les blagues et les bons mots. Sous ce vernis de surface, il y a un profond jugement : « Nous devons vivre prêts à toute éventualité. » Le frère Berardo José, plus sérieux, est serviable et accueillant. Les deux travaillent dur pour obtenir le diplôme d'instituteur. Ils mènent de pair l'apostolat et les études. Ils incarnent une phrase typique de l'époque : « Religieux et étudiants, religieux d'abord. » Il n'y a pas opposition, mais synthèse.

Les frères Manuel Solá et Bernabé José, membres de la communauté de *l'Academia Nebrija*, s'échappent et tentent de revenir à leur lieu de naissance.

4. Le directeur se réfugie chez le Dr Zumalacárregui. Sachant les menaces de représailles, il va chez le boulanger, M. Andreu. En périodes difficiles, les dénonciations sont à l'ordre du jour. La patrouille le fait prisonnier. Le frère Luis Damián est arrêté dans la rue et conduit devant un comité qui l'interroge. En même temps, la maison qui l'héberge est fouillée. Les données ne coïncident pas, car il est français naturalisé espagnol afin de pouvoir enseigner, mais, grâce à l'intervention d'un ouvrier du syndicat, les me-

naces proférées contre le boulanger ne sont pas exécutées. De son côté, le frère José Ceferino, sous-directeur, est l'hôte de l'aumônier du collège. Les deux sont emmenés prisonniers. Les deux jeunes frères connaissent aussi des moments d'angoisse. Ils sont logés dans une petite pension de la rue Puñalería, très proche de la cathédrale. Comme tous les persécutés, ils vivent sur le fil du rasoir. Une patrouille de quatre miliciens les arrête. Ils n'ont pas même le temps de finir leur soupe, se rappelle la propriétaire de la pension.

5. Le collège des Salésiens, dans la rue Sagunto, a été transformé en « chéca » – mot qui rappelle les bolcheviques –, improvisée, ou prison sous le contrôle des comités. C'est là que sont conduits les quatre frères. Le curé de Benissa (Alicante), lui aussi emprisonné, entend en confession le frère Luis Damián. Après avoir reçu l'absolution, le frère lui dit : « Je vais content et satisfait vers le martyre ; je sais qu'ils nous tueront cette nuit. » Et il supplie le curé de prêcher le règne du Christ pour que « notre sang ne soit pas versé en vain. » Ungría, le chef de la chéca, surgit dans la salle et crie : « Le Supérieur des Maristes et ses quatre compagnons ! » Il s'agit des quatre frères et de l'aumônier du collège. Tous suivent Ungría. Cinq coups de feu déchirent le silence de la nuit. On entend ensuite des coups de marteau qui clouent le bois des cercueils. Il est entre dix et onze heures du soir, dans la nuit du 4 août. La routine sans âme et la folie de tueurs sans pitié ont conduit leurs victimes au martyre.
6. La situation s'aggrave à Valence. Les frères qui y demeurent encore essaient d'éviter la prison ou la mort. Dans ce climat d'inquiétude, d'angoisse et d'insécurité, arrive, par train venant de Barcelone, le frère Carlos Víctor, délégué du frère Laurentino, supérieur Provincial. Il communique

au frère Valente José une proposition aussi alléchante que risquée. Elle consiste à aller à Barcelone pour prendre un bateau, le *Cabo San Agustín*, et fuir en France. On a pris toutes sortes de garanties pour que l'opération soit une réussite. Le frère Valente José, passant dans diverses pensions et auberges, informe les frères de cette possibilité. Il n'y a pas unanimité sur la décision à prendre. Trois attitudes se manifestent. Il y a ceux qui n'ont pas confiance et ne croient pas convenable d'aller à Barcelone. Partir en bateau suppose de faire un pacte avec un adversaire peu crédible et le résultat n'est pas sûr. Ils ont vu trop de choses en peu de jours. D'autres s'offrent à faire partie d'une seconde expédition, prévue et programmée, quand sera connu le succès de la première. Enfin, un groupe de cinq frères accepte la proposition, non sans réticences. Il s'agit des frères Antonio, Valente José, Crispín Lope, Eloy José et Martiniano. En ces temps troublés où la délation et le soupçon ont libre cours, la confiance est brisée et l'incertitude ne disparaît jamais. Ce sont des moments difficiles pour prendre une décision.

7. Protégés par l'obscurité de la nuit, les cinq frères qui ont décidé d'aller à Barcelone se rendent à la gare centrale de Valence, accompagnés par le frère Carlos Víctor. Auparavant, ils ont soupé et pris congé des autres frères. Chacun a reçu quelque argent pour faire face à toute éventualité. Poignées de mains et regards pleins de sentiments inexprimés. Trois frères les accompagnent. Le frère Inocencio Mateo ne peut cacher ses réticences. Il leur dit : « Mieux vaut le mal connu que le bien inconnu. » Ils ont un sauf-conduit collectif qui les accrédi-tera devant un milicien ou un policier. Le frère Crispin bavarde sur le quai avec un frère du frère Eloy José. Quelques individus inconnus les observent. Le train démarre enfin et la tension diminue à mesure qu'il s'éloigne. Le bruit des rails sert de musique

de fond aux images du vécu de ces dernières semaines, images qui défilent dans les têtes. Après une heure et demie de voyage, alors que les paupières luttent contre le sommeil, quatre individus se présentent et demandent les papiers des frères Carlos Víctor, Crispín et Antonino. Malgré leurs documents en règle, ils soulèvent mille difficultés aux religieux en prétendant qu'il y a anguille sous roche. Le train arrive à Castellón. Ils les obligent à descendre. Après avoir pris leur argent, ils les interrogent principalement sur le but du voyage et sur la résidence des supérieurs. Ils les interrogent séparément, en commençant par le frère Crispín. Insultes et coups pleuvent à cause des réponses qui n'éclairent guère la situation ; le frère en est tout meurtri et son œil gauche est enflé. Vient ensuite le tour du frère Antonio. A diverses reprises ils font semblant de l'exécuter en tirant en l'air. Après gifles et coups, ils les renvoient à Valence où le cachot les attend.

8. Les autres frères continuent leur voyage. Le frère Martignano arrive à Barcelone et partage le sort du groupe qui se trouve dans la prison de San Elías. Les frères Valente José et Eloy José sont tués avant de rejoindre leurs compagnons.

Le frère Valente José, de la province de Burgos, est issu d'une famille chrétienne très nombreuse de Mazuelo de Muñó, village de 130 habitants. À 13 ans, il entre au juvénat de Vic. Son temps de formation terminé, il est envoyé à Badalona, Barcelone, Lleida, Madrid, Murcie, Tolède, Gérone, Valence, Saragosse, Grugliasco et Pampelune. Il revient à Valence pour y travailler au *Liceo Mayans*. C'est un éducateur compétent qui enseigne les disciplines du baccalauréat. Son caractère décidé et courageux le pousse

à accepter l'offre d'aller à Barcelone, après avoir servi d'informateur auprès de ses frères.

Le frère Eloy José, du village de Torrepadre dans la province de Burgos, vient aussi d'une famille nombreuse et très chrétienne. Il entre à 11 ans au juvénat d'Arceniega (Álava). Sa formation terminée, son premier poste est à Burgos. Présent à Valence en deux périodes, il y accomplit sa tâche éducative et pastorale, avec une parenthèse de trois ans à Carthagène. On l'apprécie comme éducateur plein de bonté et d'efficacité qui sait se faire aimer de ses élèves. Il agit toujours avec simplicité et discrétion, sans se faire remarquer.

On ne connaît pas exactement le lieu de leur assassinat. Probablement après Castellón, dans la nuit du 5 au 6



Pendant la République, le collège s'appela Lycée Mayans. Il était situé Place de Mirasol, 5.

octobre, puisque qu'ils voyagent en train. Quelques témoins affirment qu'on leur donne la mort quand le train arrive à Barcelone ou à ses abords. Peut-être à Horta pour le frère Valente José, et dans la capitale catalane pour le frère Eloy José. Comme les assassinats sont souvent perpétrés en laissant peu de traces, il est difficile de les localiser. L'échec du premier voyage en bateau, en raison de la trahison des autorités, empêche d'en envisager un second.

Chapitre 4

Communauté mariste de Vic (Barcelone)

NOUS SAVONS PARFAITEMENT CE QUE NOUS
CHERCHONS ET CE QUE CELA COÛTE

1^{er} août et 8 septembre 1936



Frère Severino (Severino Ruiz Hidalgo).

Naissance à Fuencaliente de Lucio (Burgos), le 5 novembre 1907.

Martyr à La Palma de Cervelló (Barcelone), le 1^{er} août 1936. 28 ans et 8 mois.



Frère José Teófilo (José Mulet Velilla).

Naissance à Mazaleón (Teruel), le 28 juin 1917.

Martyr à La Palma de Cervelló (Barcelone), le 1^{er} août 1936. 19 ans et 1 mois.



Frère Justo Pastor (Máximo Aranda Modrego).

Naissance à Gallur (Saragosse), le 3 septembre 1907.

Martyr à Barcelone, le 8 septembre 1936. 29 ans.



Frère Alipio José (Maximiano Drona Leoz).

Naissance à Uztárroz (Navarre), le 8 juin 1916.

Martyr à Barcelone, le 8 septembre 1936. 20 ans et 3 mois.

1. Le 19 juillet est un dimanche, c'est donc jour de promenade. On suit le règlement ordinaire, malgré les nouvelles qui arrivent, incertaines. L'armée d'Afrique s'est soulevée, mais Vic semble encore éloignée des foyers d'agitation. Les inquiétantes nouvelles diffusées par radio, de Barcelone et de sa ceinture rouge, arriveront vite à Vic, capitale de la région d'Osona, distante de 69 kms. Les frères qui accompagnent les juvénistes sont en soutane. Ils vont à la campagne en traversant la ville. Ils remarquent quelque chose d'étrange dans le regard des passants qui les croisent. De retour à la maison, quelques amis leur recommandent de ne pas sortir dans la rue en soutane. Rien n'est comme avant et l'on prévoit des temps troublés. La grève générale illimitée, proclamée le lendemain, crée des tensions. La ville est siège épiscopal. Elle compte un peu plus de 15.000 habitants. Elle est considérée comme une ville lévitique, à cause de ses nombreux couvents, fondations et centres religieux. Les peintures de Sert qui décorent l'intérieur de la cathédrale, un ensemble de styles différents, sont la proie des flammes. La nouvelle décoration, réalisée par l'artiste après la guerre civile, reflètera par ses clairs obscurs la Passion du Christ et la souffrance de l'humanité. Un art inspiré par l'expérience de la douleur vécue.
2. La présence mariste à Vic comprend trois centres : le juvénat, depuis 1903 ; le collège, depuis 1888 ; et l'atelier de confection des soutanes, depuis 1909, année de la Semaine Tragique. La communauté du juvénat est composée de sept frères, dirigés par le frère Jerónimo Emiliano. Vic, la Ville des Saints, est un endroit idéal pour la formation des futurs Maristes. Quand ils y ont terminé leur première formation, ils vont à Les Avellanes pour les trois étapes suivantes. Le collège occupe l'ancien couvent des Carmélites et six frères y travaillent. Le directeur est le frère Carlos María. Le frère Alfonso dirige l'atelier de confection des soutanes.



Couvent du Carmel à Vic. Maison de formation des Frères Maristes.

3. Les frères sont prévoyants. Si la situation se complique, ils ont préparé un plan B qu'ils mettent en œuvre, dès le 20 juillet, à sept heures du soir. Il s'agit de placer 35 juvénistes, parmi les plus grands, dans les granges et les fermes qui, préalablement, ont accepté de les accueillir. Les frères les accompagnent. Tous emportent des provisions et du linge. 'Can Armengol' est la première étape. Ils y passent la nuit. Le lendemain, ils sont répartis en diverses fermes. Les 48 juvénistes qui restent partent plus tard. Les frères se dispersent, mais quelques-uns restent au collège, bien que les saccages et les incendies aient déjà commencé. Un voisin dénonce les frères aux miliciens : ils ont, d'après lui, un émetteur clandestin et une mitrailleuse. La perquisition confirme que c'est un mensonge. Les coups de feu, les flammes des incendies, les rumeurs d'assassinats, maintiennent l'âme dans l'incertitude.

Les économes maristes sont obligés de retirer leur dépôt bancaire et de le remettre au comité de Vic. Le 28 juillet, pratiquement tous les frères se retrouvent dans la maison auprès des 60 juvénistes qui sont revenus des fermes. Les miliciens ordonnent en hurlant : « À partir de maintenant, toute relation entre professeurs et élèves est interdite. » Ils alignent les juvénistes, en dressent la liste et les conduisent à la Maison de Charité. Arrivés au réfectoire, ils restent debout et ne veulent pas manger. Les miliciens doivent faire intervenir un frère pour que la situation se débloque. Les juvénistes rentrent dans leur famille, et seuls 19 jeunes, originaires de Castille ou de Navarre, restent pendant quelque temps.

Les frères doivent se disperser. Les adieux sont émouvants. Personne ne connaît le sort qui les attend. Les uns vont à la gare, d'autres se cachent dans des maisons de gens connus ou regagnent leur famille.

4. Quatre frères marchent de Vic à Barcelone, le 30 juillet. Parmi eux, les frères Severino et José Teófilo. Ils s'installent dans la pension *San Antonio*. Le lendemain, ils rangent leurs papiers et s'en vont au parc avec leur directeur qui conduisait un juvéniste chez lui. Vers les 10 heures du soir, alors qu'ils marchent en direction de la rue San Pablo où se trouve l'auberge, un groupe d'excités crie : « Haut les mains ! » Ils les mettent en joue avec leurs revolvers, les frappent, leur arrachent ce qu'ils ont et les conduisent, deux par deux, à la prison la plus proche. Interrogatoires et menaces. Ils veulent leur arracher des informations. Ils leur intiment l'ordre de parler. Avec ruse, les frères s'y prêtent. Ils répondent aux questions sans fournir aucune donnée. Le 1^{er} août, samedi, à 4 heures du matin, les miliciens conduisent les frères, dans deux voitures, pour faire la promenade de la mort. Dans la première se trouvent les frères Dionisio Da-

vid et José Teófilo ; ce dernier, originaire de la province de T ruel, n'a que 19 ans. Il a toujours été jovial, franc, sérieux, travailleur et joyeux. Un de ses frères est aussi Mariste. Vic est son premier et unique poste. Son compagnon, le frère Dionisio, parvient à se libérer et court se cacher dans un champ de maïs proche puis dans les broussailles jusqu'à atteindre la rivière. Alors qu'il examine par quel endroit la traverser   gué, il entend un coup de feu qui met fin à la vie du frère José Teófilo.

5. Dans l'autre voiture, qui se gare près de la première, dans la commune de La Palma de Cervelló, il y a les frères Severino et Cleto Luis. La famille du frère Severino est nombreuse. Ses parents ont sept enfants dont quatre sont Maristes et plusieurs filles religieuses. Malgré son désir d'être frère, ses parents le retiennent à la maison. Il accomplit trois ans de service militaire en Afrique et obtient enfin la permission de devenir Mariste. Ses deux placements sont en rapport avec la formation comme préfet chargé de la discipline au noviciat et au juvénat. Peu de temps auparavant, il avait



Juvénistes jouant au drapeau pendant la récréation sur la cour.

écrit à ses parents et à ses frères : « Ne vous faites pas de souci pour nous. Nous savons parfaitement ce que nous cherchons et ce que cela coûte. Viendront des jours mauvais, très mauvais peut-être, et bientôt. Comme Jésus, nous disons : *nous avons vaincu le monde*. » Après une discussion avec les miliciens qui lui promettent de le libérer s'il crie « Vive la FAI ! » (Fédération Anarchique Ibérique), le frère Severino lance « Vive le Christ Roi ! Vive la Vierge del Pilar ! » Il est assassiné ; son corps arrosé d'essence est brûlé et abandonné dans le fossé. Un paysan l'enterre dans une vigne, au bord du chemin.

6. Le frère Justo Pastor se présente au directeur de la Maison de Charité pour lui offrir ses services de professeur de musique, afin d'être ainsi près des juvénistes. Le directeur accepte la proposition car il aime la musique. Le contact avec les jeunes en formation devient une magnifique occasion de les amuser sagement, de les encourager et de leur faire le catéchisme. Une séance musicale en l'honneur du directeur lui fait plaisir, mais celui-ci doit se priver des services du frère parce qu'il n'a pas de carte d'inscription au syndicat. Il consulte son supérieur et suit les indications reçues. Appelé à Barcelone, avec le frère Alipio José, ils logent dans une pension de la rue Avignon.

Le frère Justo Pastor, de Saragosse, entre à 11 ans au juvénat de Vic. Son parcours, après la période de formation, passe par Barruelo, Villafranca de Navarre, Larache et Vic. Tout donné à l'apostolat, on dit de lui « qu'il semblait incapable de vivre sans ses juvénistes. » Il a une fine sensibilité musicale et regarde la musique comme un service.

Le frère Alipio José, navarrais, est âgé de vingt ans. Dans son ardeur missionnaire, il décide de traverser l'Atlantique, vers l'Uruguay. Les événements politiques l'empêchent de réaliser son rêve. Expulsé de Vic, il va à Manrèse et loge

chez un inconnu qui est communiste. Cependant, il a de bons rapports avec son hôte. Il essaye d'aller en France, mais finit par revenir à la maison du communiste de Manresa, qui lui conseille de passer la frontière à La Seu d'Urgell et Andorre. Il retourne à Vic et retrouve ensuite le frère Justo Pastor à Barcelone.

Tous deux sont arrêtés dans la capitale catalane et, sans procès ni jugement, exécutés le mardi 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge Marie.

Chapitre 5

Communauté mariste de Ribadesella (Asturies)

ILS VONT ME TUER PARCE QUE JE SUIS RELIGIEUX

4 septembre 1936



Frère José de Arimatea (Restituto Santiago Alende).

Naissance à Bustillo del Monte (Cantabrie) le 10 juin 1902.

Martyr à Sama de Langreo (Asturies) le 4 septembre 1936. 34 ans et 2 mois.

1. Le navire marchand *Mistral*, chargé de vivres et de munitions, accoste au port de Ribadesella. Cette localité des Asturies compte un peu plus de 8.000 habitants. Ses racines historiques rappellent la figure d'Alphonse X le Sage qui l'a fondée. La nature qui l'environne entretient un dialogue fécond entre la côte et la mer cantabrique. C'est ainsi que les plus beaux cadres naturels sont parfois témoins des drames les plus cruels. C'est la première quinzaine d'août 1936. Une file de prisonniers, rangés par deux et surveillés par des miliciens, se dirigent de l'église où ils sont retenus vers le port pour y décharger le bateau. Pendant le trajet, ils sont l'objet d'insultes et de mauvais traitements. La tâche est rude. Quelques fardeaux sont grands et lourds. La faim et la faiblesse font des ravages. Les miliciens s'acharnent particulièrement sur le curé. Un autre prêtre est obligé de laver les latrines, sans aucun moyen, avec ses seules mains. Le frère José de Arimatea, directeur du collège mariste, travaille, comme tous,



Maison et école des Frères à Ribadesella. Aujourd'hui elle est inhabitée.

à décharger le navire. Son âge lui permet de faire un bon travail, mais la fatigue diminue ses forces physiques et il doit supporter, surtout, la maltraitance psychologique et morale.

2. Le frère José de Arimatea est arrivé à Ribadesella, six ans avant, en juillet 1930, après avoir fait son second noviciat à Grugliasco, en Italie. Il a 28 ans depuis peu et les supérieurs l'ont chargé de fonder et diriger un collège demandé par le curé et un groupe d'habitants. Il occupe un vaste chalet où se trouvent trois classes primaires et trois classes secondaires. Cinq frères et deux laïcs composent le corps professoral. Le frère directeur est estimé pour sa compétence professionnelle d'éducateur et comme catéchiste. Il collabore étroitement avec la paroisse. Passionné de musique, il fonde un chœur polyphonique qui rehausse

les fêtes et célébrations diverses. Mais ce n'est pas facile pour lui. Les époques troublées sont une aubaine pour les délateurs.

À la mi-mars 1936, trois frères reviennent de la paroisse où ils ont préparé la fête de Saint Joseph. On leur lance des pierres. L'obscurité ne permet pas de reconnaître les agresseurs, mais elle leur facilite l'esquive des coups. La tension sociale et politique éclate en comportements agressifs. À la maison, afin de ne pas inquiéter les autres frères, ils ne racontent rien. Alors qu'ils commencent à dormir, des coups violents contre la porte les font sauter du lit. Les gardes municipaux et la police demandent le directeur pour l'arrêter, car il y a des accusations contre lui. En outre, ils doivent fouiller la maison. L'accusation n'est pas minime : complot en vue d'assassiner le maire et fabrication clandestine de gaz et d'explosifs. L'interrogatoire a lieu en mairie et il est dur et opiniâtre, frisant le ridicule. La soi-disant fabrication de gaz et explosifs n'était autre que les expériences que les élèves du baccalauréat faisaient au cabinet de chimie, bien modestement monté. Les gardes renoncent à continuer la perquisition. Plus tard, le directeur revient au collège, sans problèmes. C'est un avant-goût de ce qui va arriver quelques mois après, à partir du 18 juillet.

3. Le climat social de Ribadesella semble calme, mais l'arrivée d'autos et de camions n'annonce rien de bons. L'arrestation du curé, dans l'après-midi du 25 juillet, fête de Saint Jacques, met le feu aux poudres. Les gens s'attroupent et lancent des insultes. Le lendemain soir, dimanche, le frère directeur est arrêté ainsi que d'autres personnes en vue de la ville. Le rez-de-chaussée du *Centre Socialiste* sert de prison. Le local étant vite devenu trop petit, les prisonniers sont conduits à l'église

paroissiale encore inachevée, qui devient ainsi un centre de détention. Le curé et le frère en sortent, à l'occasion, pour aller, avec d'autres, décharger le bateau. Un commandant d'artillerie, figure importante, disparaît de la prison pour être brûlé vif dans un bois du village voisin. Ce fait bouleverse la population.



Église paroissiale de Ribadesella. Depuis l'an 2000, les restes mortels du Frère José de Arimatea y reposent dans une urne, à gauche du maître-autel.

La communauté des frères demeure au collège. Le frère Lorenzo José assure l'unité du groupe. Ils subissent des fouilles et les miliciens brûlent dans la cour tous les objets religieux trouvés et le moindre livre au contenu douteux, devant ainsi le roman de Ray Bradbury *Fahrenheit 451*, publié en 1953. Cependant, le local qu'ils fouillent minutieusement est la chambre du directeur. Ils emportent quelques pièces en argent en disant : « Il n'en aura pas besoin, puisque le Christ lui-même ne va pas le sauver. » La cuisinière de la communauté va fréquemment à la prison voir le frère José de Arimatea pour lui porter du linge et de la nourriture. Pour l'encourager, elle lui dit : « Vous verrez que vous sortirez d'ici. » Il lui répond : « Non, il n'en sera pas ainsi. Ils vont me tuer parce que je suis religieux, mais j'y consens parce que c'est Dieu qui m'a choisi. »

4. Le sort en est jeté. Le bruit du moteur d'une camionnette attend impatiemment que montent le directeur du collège mariste, deux prêtres et quelques laïcs. Tous sont attachés dans le dos avec des fils de fer. Ils partent en direction inconnue. Les miliciens ne veulent pas laisser de traces de leurs assassinats. Durant l'été 1938, la presse annonce la découverte de nombreux cadavres dans un puits de mine des monts de Sama de Langreo. Au cours de la reconnaissance des restes, María Cuevas Victorero, la dévouée cuisinière, reconnaît le linge du frère José de Arimatea et remarque les initiales JA que porte la chemise. Les obsèques sont solennelles et les restes placés dans un mausolée payé par les anciens élèves. À ce moment, les Frères Maristes ne sont plus à Ribadesella et l'école n'est pas rouverte. Le rapport de la justice donne la chair de poule. Toutes les victimes ont été précipitées, vivantes et attachées, dans le macabre puits de mine, profond de plus de deux cents mètres. Une voisine affirme qu'on entendait dans la nuit des cris épouvantables qui ôtaient tout sommeil.

Chapitre 6

Communauté mariste de Badajoz

LA FOI EST NOTRE PREMIER TRÉSOR

7 août 1936



Frère Aureliano (Pedro Artigosa Oraá).

Naissance à Torralba del Río (Navarre), le 5 février 1894.

Martyr à Badajoz le 7 août 1936. 42 ans et 6 mois.

1. Le frère Aureliano se rend tous les jours au séminaire de Badajoz, situé à l'extérieur de la ville. Il dirige l'École Préparatoire d'Entrée, fondée par l'évêque. Il déjeune avec les responsables du séminaire. L'après-midi, la silhouette des murailles se reflète dans ses yeux, alors qu'il revient à la communauté. Celle-ci dirige le collège *Notre Dame du Carmel*, dans la rue Donoso Cortés. Il s'agit d'une œuvre éducative de fondation récente, en 1930. La communauté est composée de douze frères. Le frère Estanislao José en est le directeur. Badajoz est une ville de plus de 50.000 habitants, la plus peuplée de la province d'Estrémadure. Badajoz et sa province ont la fibre républicaine. La situation précaire des paysans, mal payés et souvent exploités, favorise les idées de révolution et de changement. La violence ne se fait pas attendre. Les premiers symptômes apparaissent.

Au retour d'une excursion à Séville, la communauté est fouillée de fond en comble. La maison et ses dépen-



Communauté de Badajoz en 1935

dances, y compris les deux voitures employées pour le voyage vers la capitale andalouse, sont inspectées minutieusement. Ce travail dure de la nuit du 13 juillet jusqu'à quatre heures et demie du lendemain. Mais c'est le 2 août que commencent les problèmes sérieux. Au sortir de la messe dominicale, trois frères sont arrêtés et emprisonnés. Les autres se dispersent dans des maisons particulières et des auberges. Le frère Aureliano croit qu'il est plus sûr d'aller au séminaire.

2. Un groupe d'amis organise la fuite vers le Portugal et le frère Aureliano, en principe, y participe. Cependant, en voyant qu'ils sont armés, il décide de revenir à Badajoz et de se réfugier chez M. Antonio Pesini, un ami des frères. Mais la cuisinière de la famille révèle la cachette du frère aux miliciens qui veulent l'arrêter. Dans un premier temps, il réussit à leur échapper. Tandis qu'il se déplace d'un lieu à un autre, il se souvient des notes rédigées au second noviciat, huit ans avant, à Grugliasco, en Italie. Il y écrivait : « La foi est notre premier trésor ; exemple : les martyrs à qui on proposait de perdre la foi ou la vie, ont préféré perdre la vie

plutôt que la foi. » Cette conviction s'incarne maintenant dans le moment qu'il vit.

3. Des versions distinctes et complémentaires existent qui décrivent comment il est tombé aux mains des miliciens et la manière dont il a vécu son martyre. Une première version, celle d'un ami : à midi du vendredi 7 août, alors qu'il cherche un nouveau refuge, quelques miliciens l'arrêtent. Une seconde version, celle d'un ancien élève, témoin oculaire : il descend par un chemin en direction de la gare, vers l'entrée du pont de Palmas, où se trouve un poste de contrôle. Accusé d'être prêtre, ils le frappent avec leurs armes, lui donnent des coups de pieds, le renversent à terre, le visage tout ensanglanté, avec un œil dont l'orbite est vide. Ils le poussent à blasphémer, sans succès. Les femmes crient : « Déshabillez-le ! » Il est conduit à l'une des arches du pont sous lequel coule le fleuve Guadiana. On le met debout pour le fusiller, mais lui s'agenouille avec un crucifix dans sa main, jusqu'à ce qu'ils le tuent. Troisième



Collège Notre-Dame du Carmel de Badajoz en 1936

version, d'une dame témoin oculaire : le frère marchait, la tête baissée, dans une attitude humble, sans dire mot. Un milicien lui tire dans le dos. Le chef, étonné de la rapidité des faits, demande à celui qui a tiré :

— Vous l'avez envoyé prendre un café ?

— Oui, ça y est.

— C'est bien, mais maintenant retourne et tire-lui un autre coup, de ma part !

Un coup de feu sec résonne sous les arches du pont qui enjambe le Guadiana.

Vers les neuf heures et demie du soir, trois personnes s'approchent sur les lieux du drame pour recueillir le cadavre. Impossible car il y a deux contrôleurs. Elles reviennent le lendemain matin, mais le corps a été enlevé. Il y a, en effet, un camion pour recueillir les cadavres des fusillés et les déposer dans une fosse commune.

4. Une semaine après l'exécution du frère Aureliano, eut lieu la bataille dite de Badajoz contre le gouvernement de la II^{ème} République. Elle fut suivie d'un massacre. Ainsi furent unis le nord et le sud, le Portugal demeurant isolé du conflit. Le collège mariste ne subit pas de dommages à ce moment-là. Deux bombes tombent dans les cours de récréation, une seule explose, sans dommages. En octobre, commence la nouvelle année scolaire avec un plus grand nombre d'élèves.

Chapitre 7

Communauté mariste de Málaga

LE CAPITAINE DU BATEAU DOIT ÊTRE LE DERNIER À SE SAUVER

27 août, 24 septembre et 18 octobre 1936



Frère Guzmán (Perfecto Becerril Merino).

Naissance à Grijalba (Burgos), le 19 avril 1885.

Martyr à Málaga, le 24 septembre 1936. 51 ans et 5 mois.



Frère Fernando María (Celedonio Martínez Infante).

Naissance à Acedillo (Burgos), le 30 août 1895.

Martyr à Málaga, le 24 septembre 1936. 41 ans.



Frère Teógenes (Pedro Valls Piernau).

Naissance à Vilamacolum (Gérone), le 22 novembre 1885.

Martyr à Málaga, le 27 août 1936. 50 ans et 9 mois.



Frère Luciano (Mauro Álvarez Renedo).

Naissance à Albacastro (Burgos), le 15 janvier 1892.

Martyr à Málaga, le 27 août 1936. 44 ans et 7 mois.



Frère Pedro Jerónimo (José Félix Serret Anglés).

Naissance à Ráfales (Teruel), le 20 novembre 1904.

Martyr à Málaga, le 27 août 1936. 31 ans et 9 mois.



Frère Roque (Abilio Villarreal Abaza).

Naissance à Arazuri (Navarre), le 22 février 1885.

Martyr à Málaga, le 18 octobre 1936. 51 ans et 7 mois.

-
1. On reçoit un appel téléphonique pour le frère Guzmán, directeur du collège mariste. À l'autre bout du fil se trouve le commandant de la gendarmerie qui le met au courant de l'intention des communistes de brûler églises, couvents et collèges religieux. C'est la nuit du 17 juillet 1936.
 2. Le frère Guzmán, depuis 12 ans à Málaga, se souvient immédiatement des événements survenus en mai 1931, quand eut lieu l'incendie des couvents. Il était alors sous-directeur du collège et risque sa peau pour défendre Mgr Manuel González, l'évêque du diocèse. Le collège mariste, situé dans l'ancien séminaire qui sent encore le neuf, car il n'a été fondé que depuis sept ans, est pillé et incendié. Il faut recommencer. On choisit une propriété sur l'avenue del Palo, bien située. Les frères parlent entre eux et prennent deux décisions : garder le nom du collège *Notre Dame de la Victoire*, un point sur lequel ils ne veulent pas transiger, et quitter la soutane. Le dévouement des frères, le caractère intelligent du directeur, le frère Guzmán, qui sait éviter avec beaucoup de finesse et d'habileté les constantes attaques de l'anticléricalisme, font que le collège gagne en notoriété,

avec de bons résultats académiques, ce qui peut occasionner quelque problème aux frères. Málaga, au bord de la Méditerranée, compte environ 200.000 habitants à cette époque. C'est une des villes d'Espagne les plus peuplées. La situation sociale alimente une insatisfaction latente qui va exploser lors de l'insurrection historique.

Après les violences du mois de mai 1931, le 27 juillet de la même année commence le débat sur le nouveau projet constitutionnel. Les mêmes thèmes de la politique espagnole reviennent : la question des autonomies et du territoire, la question religieuse et la polarisation idéologique entre la gauche et la droite, exprimée spécialement à propos de la propriété. Les articles 26 et 27 de la Constitution abordent directement le terrain religieux. La Compagnie de



Frère Guzman (Perfecto Becerril Merino), directeur du collège de Malaga et « ami des ouvriers » de cette ville.

Jésus est dissoute à cause de son vœu d'obéissance « à une autorité distincte de l'autorité légitime de l'État ». Les biens des religieux sont nationalisés. On défend d'enseigner aux congrégations religieuses enseignantes, comme aussi de créer et d'entretenir des collèges privés. Quelques-unes de ces prohibitions restent lettre morte. Le résultat des élections de 1933 atténue l'application de ces normes. Cependant, la tension de fond reste vive et embrasse un large éventail de thèmes. Les frères ne renoncent pas à leur mission mais veillent à l'usage externe de symboles, tel que l'habit, par exemple. En quelques cas, ils changent le nom de leurs centres éducatifs pour éviter des soupçons. Les photographies des frères en costume et cravate reflètent le moment historique.

3. Après la messe dominicale en l'église des Pères Lazaristes du Limonar, le 19 juillet, les frères gagnent la montagne pour examiner la situation très délicate qu'ils sont en train de vivre et décider des mesures à prendre. Le frère directeur est en retard. Il doit passer au collège pour y prendre de l'argent. Quelques membres de la communauté sont impatients. Dès qu'il arrive, la réunion commence. Les neuf frères de la communauté y participent. Dans la ville, le spectacle est dantesque. Près de 400 édifices sont en flamme, formant des colonnes de fumée et de feu. Le lendemain, le collège mariste s'ajoute à la liste des saccages et destructions. Après avoir examiné le pour et le contre de diverses alternatives, les frères décident de se disperser pour diminuer le danger. Le frère Guzmán distribue l'argent qu'il porte.
4. Six des membres de la communauté vont mourir en martyrs. Le frère Guzmán, de la province de Burgos, est le directeur. Le journal *Sud*, au premier anniversaire de sa mort, écrit sous la photo qui le représente : « Le frère Guzmán, l'ami

des ouvriers de Málaga, avait su par sa bonté, sa cordialité, son bon cœur, gagner la sympathie de tous ceux qui l'abordaient. » Toujours attentif aux nécessiteux : « Nous, frères, nous sommes pauvres, mais nous avons de tout, tandis que ces pauvres gens n'ont rien à manger et endurent mille souffrances pour offrir quelque chose à leurs enfants. » Il assume ses responsabilités au risque de sa vie : « J'aurais pu me sauver ; mais je n'ai pas voulu abandonner les miens. Comme directeur, je me suis vu dans l'obligation de connaître le sort des autres et de ne pas sortir de Málaga sans eux. Le capi-



Málaga. Collège Notre-Dame de la Victoire. Vitrail-souvenir des six Frères martyrs.

taine du bateau doit être le dernier à se sauver. Tant qu'un seul sera en danger, je tiendrai le gouvernail. »

Le frère Fernando María, lui aussi de Burgos, a dix ans de moins que le frère Guzmán. Il a eu des postes variés et ne se trouve à Málaga que depuis une année. Maître et licencié en Chimie, il se fait remarquer par sa compétence d'éducateur. C'est aussi un homme de Dieu et un témoin fidèle. Dans la prison, il est connu sous le surnom « le maître ». On disait de lui : « Comme il était bon ! Son assassinat a été une erreur... »

Le frère Teógenes, de Gérone, est l'économe de la communauté. Il travaille au coude à coude avec le frère Guzmán. Il est à Málaga depuis sept ans. Il enseigne l'algèbre, la trigonométrie et les mathématiques en général, ainsi que la catéchèse. Il est malade du cœur, ce qui le rend sensible à la souffrance et plus proche dans le service des malades. Lors d'un moment difficile, il affirme : « Quand il s'agit de porter secours aux frères, il ne faut pas penser aux dangers courus mais y aller immédiatement. »

Le frère Luciano, de la province de Burgos, a parcouru un itinéraire aux postes nombreux : dix-huit en vingt-six ans. Il n'est pas facile de tirer des conclusions de sa feuille de route, mais ce frère est remarquable par sa prompte disponibilité et l'estime que ses élèves lui témoignent. Il se montre jovial et joyeux. Jamais il ne critique les compagnons ou les élèves.

Le frère Pedro Jerónimo, de Teruel, est le plus jeune des martyrs maristes de Málaga. Il n'est au collège *Notre Dame de la Victoire* que depuis un an. La nouvelle situation politique l'empêche d'aller au cours de renouveau spirituel, programmé à Les Avellanes, où il est inscrit. Il se montre docile à l'Esprit Saint et tenace dans ce qu'il entreprend, sans demi-mesures.

Le frère Roque, navarrais, est à Málaga depuis quatre ans. Il est estimé comme éducateur et comme religieux. Il a quelques infirmités qui le gênent dans sa tâche d'enseignant. Il a organisé au collège l'Œuvre de la Sainte Enfance. Il éveille, parmi ses élèves, les vocations sacerdotales et religieuses. Quelqu'un du personnel domestique de la maison où il s'était réfugié affirme : « Prudent, très sacrifié, il n'exigeait rien, il ne demandait ni nourriture ni meilleur traitement. »

Les trois autres frères de la communauté peuvent se réfugier au Consulat du Mexique et y restent jusqu'à leur libération.

5. De différentes manières, cinq des six frères meurent entre août et septembre. Le frère Guzmán est arrêté plusieurs fois, car il sort souvent de ses cachettes pour prendre soin des frères. Dénoncé par un portier et une femme de chambre du collège, les miliciens l'arrêtent le 25 août. On l'accuse devant le comité de plusieurs mensonges. Il n'ouvre pas la bouche. Un raid de l'aviation nationale provoque le soulèvement d'une foule qui, en arborant des drapeaux rouges, se dirige vers la prison pour massacrer tous les prison-



Communauté de Málaga en 1936

niers. Le frère Guzmán se trouve à l'infirmierie avec une forte fièvre. On l'appelle par haut-parleur à deux heures de l'après-midi. On entend les coups de feu tirés de la prison. Avec quelques prêtres, il est emmené en voiture au cimetière, où a lieu l'exécution. Le frère est inhumé dans une fosse commune.

Le frère Fernando María, arrêté au collège le 23 août, est conduit en prison. Un mois après, le 24 septembre, il est libéré après interrogatoire. En route vers la liberté, il franchit la première porte, puis la seconde ; à la troisième, un membre de la FAI le reconnaît et crie : « C'est un Mariste ». Il se jette sur lui, lui tord les bras et lui tire deux balles. Les autres l'achèvent. Il est inhumé dans la fosse commune.

Les frères Pedro Jerónimo, Teógenes et Luciano sont reconnus et arrêtés à la pension de Mme Rosario, le 27 août, à neuf heures du matin. Voici le dialogue du frère Pedro Jerónimo :

— Qui cherchez-vous ?

— Nous cherchons des curés qu'on nous a dit être ici.

— Il n'y a aucun curé ici.

— On nous a dit que oui et tu es l'un d'eux, bien que tu veuilles le nier ; vous êtes des curés.

— Nous ne sommes pas des curés. Nous sommes des Frères Maristes et si c'est pour ça que vous nous cherchez, il ne nous importe pas de mourir car nous avons la conscience tranquille.

— Finissons-en. Qu'est-ce que ça peut bien nous faire !

Une fois au comité, on les oblige à signer leur sentence de mort. Ils sont conduits près du cimetière de Saint Raphaël

pour y être exécutés. Leurs corps sont inhumés dans une fosse commune.

Le frère Roque se réfugie à l'auberge *Imperial*. Une patrouille l'arrête le 24 août et l'emprisonne. Les démarches du consul du Mexique lui obtiennent la liberté. Il loge chez un beau-frère du consul, au N° 31 de la rue Alameda. La famille du propriétaire est à Tanger. Il passe beaucoup de temps à prier et à garder vivant le souvenir de ses frères de communauté. Le dimanche 18 octobre, les avions bombardent la capitale et l'on entend des coups de fusils autour de la propriété. Une patrouille fouille toutes les maisons de la rue Alameda. Un milicien reconnaît le frère Roque qui avait été son professeur et veut se venger. Ses compagnons, apprenant qu'il s'agit d'un Frère Mariste, le condamnent à mort immédiatement. Il est fusillé au pied d'un arbre aux abords de la Alameda. Mortellement blessé, il susurre le pardon chrétien à ses exécuteurs.

L'œuvre mariste à Málaga recommence dans une nouvelle maison, louée dans la rue du marquis de Valdecañas. Une fois terminées les indispensables adaptations, le travail d'éducation reprend, en octobre 1937.

Chapitre 8

Communautés maristes de Madrid

QU'IL ADVIENNE CE QUE DIEU VOUDRA !

Du 20 juillet 1936 au 21 août 1937



Frère Benigno José (José Valence Janices).

Naissance à Artajona (Navarre), le 16 novembre 1906.

Martyr à Paracuellos del Jarama (Madrid), le 11 août 1936. 29 ans et 8 mois.



Frère Adrián (Manuel Llop Plana).

Naissance à la Mata de Morella (Castellón), le 1^{er} janvier 1896.

Martyr à Paracuellos del Jarama (Madrid), le 11 août 1936. 40 ans et 7 mois.



Frère Euquerio (Euquerio Llanillo García).

Naissance à Solanas de Valdelucio (Burgos), le 20 février 1914.

Martyr à Madrid, le 4 janvier 1937. 22 ans et 10 mois.



Frère Gaspar (Pablo Martínez Esteban).

Naissance à Los Balbases (Burgos), le 24 mars 1898.

Martyr à Madrid, le 24 juillet 1936. 38 ans et 4 mois.



Frère Camerino (Braulio Álvarez Palacín).

Naissance à Villamedianilla (Burgos), le 27 mars 1900.

Martyr à Madrid, le 24 juillet 1936. 36 ans et 3 mois.



Frère Luis Alfonso (Luis Moreno Aliende).

Naissance à Quintanilla San García (Burgos), le 24 juin 1911.

Martyr à Madrid, le 26 août 1936. 25 ans et 2 mois.



Frère León Argimiro (Argimiro García Sandoval).

Naissance à Calzadilla de los Hermanillos (León), le 31 juillet 1913.

Martyr à Madrid, le 20 juillet 1936. 22 ans et 11 mois.



Frère Luis Daniel (Juan Viñuela Flecha).

Naissance à Navatejera (León), le 2 juin 1910.

Martyr à Madrid, le 16 octobre 1936. 26 ans et 4 mois.



Frère Ángel Hipólito (Aniceto Pablos Carvajal).

Naissance à El Burgo Ranero (León), le 13 mai 1903.

Martyr à Aravaca (Madrid), le 3 novembre 1936. 33 ans et 5 mois.



Frère Julián Marcelino (Marcelino Rebollar Campo).
Naissance à Tresviso (Cantabrie), le 29 novembre 1914.

Martyr à Paracuellos del Jarama (Madrid), le 3 décembre 1936. 22 ans.



Frère Domingo Ciriaco (Dionisio Domínguez Martínez).

Naissance à Villoria de Órbigo (León), le 24 janvier 1911.

Martyr à Madrid, le 20 avril 1937. 26 ans et 3 mois.



Frère Jorge Camilo (Vidal García García).

Naissance à Cuadros (León), le 7 février 1916.

Martyr à Madrid, le 21 août 1937. 21 ans et 6 mois.

-
1. Le ciel de Madrid, avec ses couleurs nuancées, est source d'inspiration des bons peintres. Et, sous ce même ciel, vivent un peu plus d'un million d'habitants sur l'aire de la métropole. L'étouffante température estivale va de pair, en 1936, avec la température politique. Les esprits flambent. Comme capitale de l'Espagne, elle est le point de mire des autres villes importantes du pays. En elle sont concentrés les organismes politiques, économiques et militaires : le pouvoir cohabite ici avec la conspiration. Les rumeurs circulent de tous côtés. Les mouvements de leurs protagonistes sont suivis avec attention. Le noyau rebelle est trop loin et ses collaborateurs dans la capitale se montrent faibles et désorganisés. La prise de la caserne de la Mon-

taña donne libre cours aux patrouilles qui fouillent les domiciles, arrêtent des gens et les assassinent sans que le ministre de l'Intérieur puisse les en empêcher. Les incendies d'églises et de maisons religieuses, les confiscations, le pillage, l'ouverture de prisons (chécas) pour enfermer les prisonniers, les promenades pour signifier l'assassinat... sont à l'ordre du jour. L'activité politique devient frénétique. Août est considéré comme « le mois atroce » à Madrid. Le gouvernement veut garder la capitale à tout prix et les partisans du Mouvement veulent s'en emparer pour produire l'effet domino dans la conquête du territoire. La résistance se résume en un slogan : « Ils ne passeront pas. » Pendant que les grandes idées politiques tournent au-dessus de la tête des citoyens, la vie quotidienne devient risquée, difficile, incertaine.

2. Deux Provinces maristes ont des œuvres dans la capitale. En 1886, quatre frères arrivent à Gérone pour apprendre le castillan et aller en Amérique latine. Ils y restent et ouvrent le premier collège mariste de la péninsule. Plus tard, est érigée la Province canonique d'Espagne. En 1903, à cause de l'expulsion des religieux de France, de nouveaux groupes, venant d'Aubenas et de Lacabane, arrivent en Espagne.

La Province d'Aubenas s'établit à Pontós (Gérone), commune de 500 habitants à peine. Elle fonde des œuvres en Catalogne (Figueres, Borrassà, Besalú, La Bisbal...). Plus tard, elle passe en Galice, Les Asturies, León et Castille. En 1920, le Conseil général érige la Province de León, dont la délimitation, selon l'acte d'érection, est la suivante : « La nouvelle Province sera séparée de celle d'Espagne par la voie ferrée qui va de Madrid à Oviedo. » Au moment de sa création, elle compte 184 frères, 3.200 élèves, 19 maisons et les centres de formation. Cette Province connaît une forte expansion en France et en Argentine.



Collège Chamberí sur l'avenue del Cisne, 3 (actuellement, rue Eduardo Dato).

La Province de Lacabane commence avec une communauté de quatre frères à Oñate. Elle fonde très vite un noviciat à Anzuola (Guipúzcoa), localité qui donne son nom à la troisième Province mariste d'Espagne.

La Province d'Espagne et la Province de León sont présentes à Madrid, avec deux communautés chacune. La première possède le *Collège externat Chamberí* et le *Collège Los Madrazo*. La Province de León dirige le *Collège San José* et la *Résidence Cardinal Cisneros*, pour étudiants. Des Frères des trois premières communautés témoigneront de leur foi jusqu'au martyre.

3. La communauté du collège *Chamberí*, dans l'avenue du Cisne , N° 3, aujourd'hui, rue Eduardo Dato, est formée de 15 frères, dont huit demeurent dans un appartement de la rue Modesto Lafuente. Depuis 1902, année de sa fondation, le collège a changé plusieurs fois de place : rue Echegaray, rue Amor de Dios, rue Los Madrazo, Paseo de la Castellana et, depuis 1923, dans l'avenue du Cisne, et aussi de nom :

Collège Santa María et Collège Sagrado Corazón. Ces changements intervinrent pour répondre au développement et à la qualité du centre. Avec l'instauration de la République, est fondée la *Société Anonyme Culturelle Cervantés* et le collège prend le nom du quartier qui l'accueille : *Chamberí*. Les frères dirigent une école primaire et secondaire avec 693 élèves. Quand la guerre éclate, les autorités républicaines transforment l'école en hôpital.

Les frères vivent sur le fil du rasoir. Leur expulsion du collège amène la dispersion qui oblige à chercher asile dans des familles amies ou dans des auberges où ils passent inaperçus. Ils vivent avec une épée de Damoclès sur la tête, dans un climat de perpétuelle menace. En conséquence, il y a des frères qui abandonnent la vie religieuse : quelques-uns retournent dans leur famille et d'autres adhèrent aux syndicats ou partis de gauche. Pourtant, la très grande majorité des frères demeurent fidèles, jouant le tout pour le tout, sans demi-mesures. Trois frères de cette communauté seront martyrs.

Le frère Benigno José, navarrais, est issu d'une famille nombreuse. Après sa formation à Vic et à Les Avellanes, il est envoyé à Burgos, Barruelo de Santullán, Málaga et Madrid. À Larache, il accomplit ce qui tient lieu de service militaire. Il va ensuite à Lucena et revient à Madrid. Excellent éducateur, il possède un grand sens de l'humour et sa joie est contagieuse. Son enthousiasme et son optimisme ne l'empêchent pas de voir la réalité des faits. Il écrit à sa famille : « Cela va de mal en pis, et si Dieu n'y porte remède... Dieu veuille que nous puissions commencer la prochaine année scolaire ! Beaucoup voient l'avenir en noir. »

Le frère Adrián, de Castellón, est né à Mata de Morella, petite localité où se tient le marché de la région. Il accompagne son compagnon de communauté dans son itinéraire de formation : Vic et Les Avellanes. Alcoy est son

premier poste. Sur sa fiche il y a un vide de 12 ans, sans indications précises. Il accomplit ses tâches de cuisinier et celles de l'enseignement. Peu à peu, il se spécialise dans la classe des commençants et forme les jeunes maîtres. Il est simple et humble dans ses rapports avec les autres. Il prend toujours pour lui ce qui il a de moins bon afin de soulager les autres.

Mardi 11 août. Les deux frères trouvent à se loger dans une résidence de la rue Modesto Lafuente et préparent leur repas. Les miliciens surgissent dans leur chambre, les arrêtent, les bâillonnent avec une serviette de toilette, les insultent et les couvrent d'injures. Ils les conduisent à la prison de Bellas Artes et, semble-t-il, les assassinent à Paracuellos del Jarama, lieu d'une des pages les plus dures de la Guerre civile.

Le frère Euquerio, de Burgos, a juste 23 ans. Il fait partie d'une famille de onze enfants, dont six sont Frères Maristes. Hermenegildo, son père, est maître d'école. Cela se voit dans l'influence qu'il a eue sur ses enfants. Euquerio fait sa formation mariste à Arceniega et Les Avellanes. Ses études professionnelles achevées, il se rend au lieu qui sera celui de son unique poste : la communauté de l'avenue du Cisne, à Madrid, où il passe les cinq dernières années de sa vie. Malgré sa jeunesse, il a un tempérament de leader.

Le 30 août, avec deux autres frères, dont l'un de sa famille naturelle, il est amené à la Direction Générale de la Sécurité. Le lendemain, il se trouve dans l'édifice Porlier, des Écoles-Pies, transformé en prison. Les restrictions augmentent à mesure que les semaines passent. À Noël, il tombe gravement malade. Avec son frère José (Fidel María), il est transporté dans un souterrain humide pour éviter la contagion de la maladie dont il souffre. José décrit ses derniers jours : « Sans aliments, sans habits, sans remèdes, mon frère délirait sans cesse. Après neuf jours,

ayant perdu connaissance, il mourut sans avoir reçu aucun soin médical. » Une histoire émouvante d'amour fraternel. Deux jours après, le 6 janvier 1937, mercredi, son corps est inhumé au cimetière municipal de La Almudena, comme on a pu le vérifier plus tard.

4. La présence mariste, rue Los Madrazo, N° 19, près de la Cibeles et de l'actuel Ministère de l'Éducation, commence en 1917. L'augmentation spectaculaire des élèves oblige à ouvrir une nouvelle école sur le Paseo de la Castellana, N° 37. La communauté est formée de 23 frères, à la tête desquels se trouve le frère Sérvulo. Située au cœur de Madrid, elle ne peut passer inaperçue. Le lundi 20 juillet a lieu la première fouille. Une patrouille de miliciens rassemble les frères dans le vestibule, sauf le frère Ángel Andrés qui se trouvait à Barcelone pour effectuer des travaux pour la maison d'édition. Il est trois heures et quart de l'après-midi. Six miliciens, accompagnés du directeur, font une fouille rigoureuse des dépendances du collège et de la communauté. Le frère économiste revient d'avertir les Pères de la Merci d'abandonner leur résidence et trouve cette situation. Il parvient à sauver un peu d'argent et quelques documents. Il avise l'ambassade d'Allemagne de l'arrestation du frère Guillermo, sujet de ce pays. Les frères sont conduits à la Direction Générale de la Sécurité. Un groupe d'hommes si nombreux attire les regards des passants et des personnes qui les observent de leurs fenêtres. Entassement, remplissage des fiches, absence de défenseurs. Deux jours après, ils sont déclarés libres et innocents. Ils décident que le directeur vivra dans le collège avec le frère Pío, qui dormira dans l'auberge avec trois autres frères et que lui seul saura où se trouve chacun.

Le 23 juillet, dans l'auberge San Blas de la rue Atocha, à l'heure du souper, les frères Gaspar et Camerino sont dans la salle à manger. Le frère Gaspar, originaire de la province de Burgos, est entré à douze ans au juvénat d'Arceniega. Un de

ses frères est aussi Mariste. La liste de ses services est longue. Il a travaillé à Pampelune, Logroño, Barcelone, Madrid, Burgos, Mataró, Murcie, à nouveau Barcelone, Pampelune et Madrid, à Los Madrazo pour la seconde fois. Il a la réputation d'être un excellent éducateur et animateur de mouvements apostoliques. Sa simplicité de vie est remarquable. Le frère Camerino, de Burgos également, entre au noviciat de Les Avellanes à 24 ans. Il s'agit d'une vocation tardive. Il discerne l'appel que Dieu lui lance, au retour de son service militaire obligatoire. Après sa formation à Les Avellanes, il arrive à la communauté de Los Madrazo, son premier et unique poste. Il travaille au coude à coude avec le frère Gaspar dans les mouvements apostoliques. Bon professeur, il se fait remarquer par son caractère ouvert et son esprit de service.

Tandis qu'ils commentent les derniers événements, les miliciens font irruption et leur demandent les papiers. Ils emmènent les frères Gaspar et Camerino. À partir de ce moment, ils allongent la liste des disparus. Le 25 juillet, les frères Sérvulo et Pío font des démarches pour connaître leur lieu de détention. Grâce aux informations recueillies, ils en arrivent à la conclusion que les deux ont été assassinés. On ignore la manière et le lieu du martyre, ainsi que l'endroit où reposent leurs restes. C'est encore plus dur à accepter qu'une mort connue.

Le frère Luis Alfonso, de la province de Burgos, naît dans une famille nombreuse. Un de ses frères est Jésuite. Il fait sa formation à Arceniega et à Les Avellanes. Il passe les trois premières années d'apostolat à Calatayud et les quatre dernières à Madrid, d'abord dans la communauté de Cisne et ensuite à Los Madrazo. Pendant les temps troublés que connaît la capitale, il reste de longues heures à la Bibliothèque Nationale pour étudier. Il est considéré comme un jeune qui promet. Le 26 août, alors qu'il soupe avec le frère Filogonio Mateo, un inconnu entre en courant dans la salle

à manger et leur dit à voix basse : « Sortez immédiatement car on vient vous chercher. » Son compagnon réussit à fuir et se perdre dans les rues. Le frère Luis Alfonso, ayant un peu tardé à s'enfuir, est arrêté par les miliciens qui l'emmènent vers une mort certaine. Un disparu de plus.

5. Le District de Pontós fonde, fin 1918, le *Colegio Hispano-Francés de San José*, dans la rue Martín de los Heros. Deux ans plus tard, quand le District devient la Province de León, le collège est transféré à la rue Fuencarral, N° 126. En 1928, cette nouvelle Province fonde la *Residencia Cardenal Cisneros* pour étudiants universitaires, écoles spéciales et études supérieures. En 1936, elle compte autour de 70 résidents. Les études les plus suivies sont celles d'ingénieurs, médecine et pharmacie, experts agricoles... Le collège a plus de 800 élèves. La communauté qui le dirige est composée de 31 frères. La plupart sont espagnols mais il y a aussi quelques français. En juillet, plusieurs frères se trouvent à Tuy pour y suivre les exercices spirituels. L'assassinat de Calvo Sotelo produit un véritable choc. Les faits se précipitent. Au début des troubles, quelques frères s'en vont vivre à la résidence qui offre plus de garanties de sécurité. Seuls restent au collège les frères de nationalité étrangère. Le Gouvernement veut donner une impression de normalité, mais il ne peut empêcher les incendies des églises et des édifices religieux.

Les assaillants du collège *San José* utilisent leur pratique habituelle : tirs en l'air et beaucoup de bruit pour effrayer les occupants de la maison. Ils les réunissent à l'entrée, bras levés, pendant qu'ils les visent avec leurs révolvers. Eustasio Aguilar, un domestique, est fouillé et ils trouvent un peu d'argent dans son portefeuille. Ils l'insultent comme « ennemi du peuple » et « bourgeois dégoûtant ». Ils lui tirent un coup de revolver et le laissent à terre, gisant dans une flaque de sang. Le frère León Argimiro est découvert par quelques miliciens et

les moqueries et les coups. Le frère n'ouvre pas la bouche. Sans qu'on s'y attende, ils s'en vont, mais reviennent quelques jours plus tard, le vendredi 16 octobre. Ils recherchent un député conservateur. En voyant le frère, ils disent : « Ce jeune, au camion ! » Sans doute a-t-il le même sort que le député. Un autre disparu. Le frère Luis Daniel, de la province de León, est issu d'une famille nombreuse. Enfant espiègle, vif, ayant bon cœur. Il doit affronter son père à propos de sa vocation, car ce dernier souhaite garder son fils à la maison. Il entre à Venta de Baños. Il est envoyé à Lugo pendant une année et il reste sept ans à Fuencarral. Sa mère, prévoyant les tragiques événements à venir, lui dit : « Mon fils, il vaut mieux quitter la vie mariste, car on pourrait te tuer. » Il lui répond : « Jamais. Qu'il en soit comme Dieu voudra ! »

Le frère Ángel Hipólito se promène dans la cour de la prison des femmes de Ventas, qui reçoit provisoirement des hommes. Il se rappelle comment, le 15 août, il a été arrêté dans la pension des étudiants et conduit à la Direction Générale de la Sécurité et, finalement, en prison. Un autre frère, également prisonnier, lui demande ce qu'il fait. Il répond : « J'accomplis mes devoirs envers Dieu et je me prépare à ce qui peut arriver ! » Le frère Ángel Hipólito, de la province de León, appartient à une famille nombreuse. Sa mère souhaitait qu'il devienne Mariste, mais, au moment de son départ, elle insiste pour qu'il reste à la maison. Un de ses frères, plus âgé que lui, l'encourage, depuis Tuy, à suivre sa vocation. Il a le courage de se détacher de sa mère. Neuf postes jalonnent son apostolat. Il est à Fuencarral depuis trois ans. Bon éducateur, fervent et constant. Les jours passent dans la prison dans la crainte d'une surprise. Le 3 novembre, à trois heures du matin, 72 prisonniers sont tirés de Ventas pour être transférés dans une autre prison. Les préparatifs font craindre le pire. Les véhicules prennent la route de La Coruña et s'arrêtent au cimetière d'Aravaca. On ordonne aux prisonniers

de descendre des voitures, d'entrer dans l'enceinte et de se déshabiller complètement. Ils sont attachés par les bras, deux par deux. Quelques instants avant que les 18 miliciens leur tirent des rafales de mitrailleuses, les prisonniers crient : « Vive le Christ Roi ! » Leurs corps tombent dans la fosse commune. Les premières lueurs de l'aube luttent contre l'obscurité d'une nuit qui s'achève.

Le frère Julián Marcelino a eu le même parcours initial que le frère Àngel Hipólito. Arrêté le 15 août, conduit à la Direction Générale de la Sécurité, il est interné dans la prison de Ventas. Il a 21 ans. Il connaît trois mois et demi de privation de liberté, de mauvais traitements, de dangers constants, de manque de respect... Dans son union à Dieu, il trouve la force de surmonter avec patience une souffrance inexplicable. Il naît à Tresviso (Cantabrie). Son père a eu 16 enfants : 7 d'un premier mariage et 9 d'un second. Pensionnaire au collège mariste d'Oviedo, il sent naître en lui la vocation d'être frère. Il fait sa formation à Venta de Baños, Blancotte et Tuy. Il est nommé à Sahagún pour y faire ses premières armes. Il passe ensuite au collège de Fuencarral. Le 3 décembre 1936 a lieu un transfert massif de prisonniers de Madrid à la prison



Cimetière de Paracuellos del Jarama (Madrid)

d'Alcala de Henares. Son convoi n'arrive pas à destination. À Paracuellos del Jarama, il est assassiné et enterré dans une fosse commune, ouverte depuis peu.

Au marché de la Magdalena, un jeune de 26 ans travaille comme vendeur dans un étalage de légumes. Il s'agit du frère Domingo Ciriaco, qui vit réfugié chez un membre de sa famille. Son emploi lui permet d'aider les frères, de leur fournir des papiers et de les affilier à la UGT (syndicat de travailleurs). Appelé au service militaire, il demande d'entrer à l'École d'Intendance Militaire de Valence et s'inscrit au Syndicat des Transports de la CNT. Alors qu'il montre ses papiers avec un autre frère, il est arrêté et son compagnon est laissé libre. Selon des informations obtenues par la suite, il semble qu'il a été dénoncé par un ancien élève qui l'a livré à la prison de Fuencarral, située dans l'édifice même du collège, et il est assassiné le mardi 20 avril 1937. Le frère Domingo Ciriaco, de la région de León, vient d'une famille nombreuse. Deux de ses sœurs sont religieuses. Bien que sa mère eût préféré qu'il soit prêtre, il entre au juvénat de Venta de Baños. Son unique poste est le collègue San José, à Madrid, où il reste 8 ans. Excellent professeur, il brille par la qualité de sa pédagogie. Sa manière d'être et son dévouement sont un trésor pour la communauté.

Le frère Jorge Camilo, de la province de León, est le plus jeune des martyrs maristes de Madrid. Il est baptisé le jour même de sa naissance. Benjamin de sa famille, il pense à devenir Mariste à l'appel de son grand frère, qui l'est déjà. Il brille par son intelligence. À Ventas de Baños, Blancotte – où il apprend rapidement le français – et Tuy, il reçoit la formation initiale. On lui assigne un unique poste : le collègue *San José* de Fuencarral. Il possède toutes les qualités d'un bon éducateur, mais une mort prématurée ne permettra pas leur épanouissement. Quand le 20 juillet, les miliciens envahissent le collège, le frère Jorge Camilo est alité,

malade. Cependant, cela n'empêche pas qu'il soit conduit avec les autres à la Prison Modèle. Il subit les privations, les mauvais traitements et les souffrances. En novembre, il est transféré à la première galerie de la prison Porlier, auparavant collège des Pères des Écoles-Pies. Là, il se lie d'amitié avec José María Menoyo. Une fois libre, la famille de ce monsieur l'accueille comme l'un des siens. Il doit s'engager dans l'armée et on l'envoie dans un bataillon de travail. Pour la nuit, il revient chez les Menoyo. Un jour d'août 1937, il ne retourne plus au foyer. Les premières recherches ne donnent aucun résultat. Plus tard, on découvre la vérité : « Reconnu comme 'moine', il avait été assassiné dans la cour de la prison, comme exemple pour tous », le samedi 21 août.

Chapitre 9

Communauté mariste de Chinchón (Madrid)

NOUS N'AVONS PAS BESOIN D'ALLER DANS LES PAYS DE MISSION

29 juillet 1936



Frère Feliciano (Severino Ruiz Báscones).

Naissance à Fuencaliente de Lucio (Burgos), le 2 novembre 1884.

Martyr à Madrid, le 29 juillet 1936. 51 ans et 8 mois.



Frère Felipe Neri (Fermín Zabaleta Armendáriz).

Naissance à Artajona (Navarre), le 24 septembre 1899.

Martyr à Madrid, le 29 juillet 1936. 36 ans et 10 mois.



Frère Herminio Pascual (Saturnino Jaunsarás Zabaleta).

Naissance à Irzurzun (Navarre), le 11 février 1912.

Martyr à Madrid, le 29 juillet 1936. 24 ans et 5 mois.



M. Julián Aguilar Martín.

Employé des Maristes à Chinchón (Madrid).

Naissance à Berge (Teruel), le 24 novembre 1912.

Martyr à Madrid, le 29 juillet 1936. 23 ans et 8 mois.

1. Quatre hommes, chacun portant sa valise, s'enfoncent dans la rue Conde de Xiquena, à Madrid, près de la zone de Recoletos. Ils s'arrêtent devant le N° 3. À l'entresol de cet immeuble habite doña Paula Aparicio. Ils demandent au portier de l'appeler, mais ce dernier ne leur permet pas de monter avec leur valise. Ils sonnent à la porte et une servante leur ouvre sans problème parce que ce sont des personnes connues. La maîtresse de maison les accueille avec beaucoup d'affection. Elle reconnaît en eux les frères Feliciano, Felipe Neri et Herminio Pascual, qui sont accompagnés de M. Julián Aguilar, employé de la communauté et maître auxiliaire dans les classes de petits. Tous travaillent dans les écoles primaires de Chinchón, œuvres du patronat fondé par doña Paula et d'autres dames patronnesses de Madrid pour instruire gratuitement les enfants pauvres.

Tandis qu'elle prépare le repas, les frères communiquent à doña Paula les dernières nouvelles. Les événements se précipitent à Chinchón, le 20 juillet, par l'arrivée des miliciens des



École des Frères à Chinchón qui, malgré son abandon, conserve sa structure originale. La rue porte aujourd'hui le nom de Frères Maristes.

villages voisins, qui envahissent le collège et expulsent les frères. Les familles de la ville les accueillent avec déférence car elles connaissent l'excellence de leur travail et leur dévouement envers les enfants pauvres. Seuls ceux qui viennent de l'extérieur peuvent se montrer durs et intolérants à leur égard. Les nouvelles autorités leur donnent un délai de 24 heures pour quitter la ville. Ils s'en vont le 29 juillet. Ils prennent le train en gare de Tajuña. Une grande ville comme Madrid, distante de 44 kilomètres, leur offre davantage de possibilités de passer inaperçus. Il ne sera pas difficile de loger au collège de Los Madrazo ou du Cisne. En arrivant, ils se rendent compte que les deux collèges ont été envahis. Ils décident d'aller chez doña Paula Aparicio, fondatrice de l'œuvre où ils travaillent. Le frère Felipe Neri sait lire la réalité du moment. Le 29 mars, quelques mois avant le début du conflit, il écrit dans une lettre : « La politique prend mauvaise tournure et nous attendons des temps plus mauvais encore à cause de notre malice. Dieu est en train de nous purifier par le fouet de la persécution. Je suis très calme et disposé à souffrir ce que Dieu voudra (...). Je crois que le communisme avance en Espagne à pas de géant. Il durera longtemps ou peu... selon ce que Dieu voudra, mais il vient. »

2. Chinchón compte alors autour de 7.000 habitants. La beauté de ses édifices fera que la ville, quatre décades plus tard, sera considérée comme un Ensemble Historico-Artistique. La Plaza Mayor, avec ses balcons et ses arcades, forme un espace suggestif et agréable. Les tendances politiques sont vives parmi les habitants, mais les frères sont tout donnés à leur tâche éducative et pastorale dans une œuvre, fondée le 1^{er} octobre 1932, dont le développement demande toutes leurs énergies. Ils ont beaucoup d'élèves et une très longue liste d'attente.

Le frère Feliciano, originaire de la province de Burgos, est l'aîné du groupe et directeur de l'œuvre. Il a un frère prêtre. Il entre au juvénat de Burgos ; postulat et noviciat à Vic ;

scolasticat à San Andrés de Palomar. Au cours de sa vie, il est envoyé en bien des endroits. Cependant, il passe quatre ans à Calatayud et treize au collège de Los Madrazo, comme professeur des premières classes du baccalauréat. Après une année à Grenade, il exerce la responsabilité de directeur dans les trois postes suivants : Barruelo de Santullán, Tolède et Chinchón. C'est un homme pourvu d'excellentes qualités et capable d'entraîner. Quatre de ses neveux entrent dans l'Institut, attirés par son exemple.

Le frère Felipe Neri, navarrais, est l'aîné d'une famille très nombreuse : onze enfants dont deux sont Frères Maristes et trois sœurs religieuses de Saint Joseph de Cluny. Il accomplit son service militaire à Melilla. À presque 24 ans, il entre à Les Avellanes où se trouve déjà son frère Juan Norberto. Il exerce son apostolat dans deux collèges gratuits. D'abord à Burgos, où il reste sept ans comme professeur au *Cercle Catholique des Ouvriers*. Ensuite, à Chinchón. La confiance en La Providence guide tout son dévouement. Sur ordre des Supérieurs, en vue de continuer leur travail, les frères s'habillent en civil et prennent de nouveaux noms pour pouvoir figurer comme maîtres laïcs. Felipe Neri s'appelle Victoriano García, et il demande à sa famille de l'appeler ainsi pour déjouer les contrôles et la censure. Il est conscient de son travail d'apôtre : « Sans aller dans les pays de mission, nous avons ici à civiliser, et cela tout près de Madrid. (...) J'ai 62 élèves dans ma classe ; très bons, ou du moins, bons devant moi » (Lettre du 29 novembre 1933).

Le frère Herminio Pascual, lui aussi navarrais, est le jeune de la communauté. Il entre à Villafranca de Navarre, fait son postulat, noviciat et scolasticat à Les Avellanes. Calatayud, Barruelo de Santullán, Burgos, Lucena et Chinchón sont ses cinq postes. Dans le dernier, il est seul depuis janvier. Les temps troublés dans le domaine socio-politique vont de pair avec ses hésitations personnelles à propos de la vie reli-

gieuse. Il est possible qu'il l'abandonne et retourne chez lui. À Chinchón, sa flamme intérieure se ranime. L'appui de sa communauté et les bons exemples des frères lui permettent de raviver sa vocation. Il y a encore du feu sous les cendres.

M. Julián Aguilar Martín est originaire de Berge (Teruel). À 12 ans, il entre au juvénat de Vic. Alors qu'il est postulant à Les Avellanes, il a un accident qui lui affecte la vue. Pour ce motif, il n'est pas admis au noviciat et rentre dans sa famille. Il accomplit des travaux agricoles, tout en rêvant d'être frère. Il demande de revenir comme domestique et travaille dans quelques communautés. Il arrive à Chinchón, où il devient un frère de plus. Bien qu'il s'en défende, les élèves et leurs parents le considèrent comme tel. Le frère Felipe Neri écrit en 1933 : « Nous sommes trois professeurs et le cuisinier, quatre. Quatre 'moines', mais habillés en civil. Le cuisinier m'aide pendant presque toute la journée de classe. Nous avons 162 élèves, et plus de 70 sur la liste d'attente, c'est-à-dire tous les enfants du village. » Julián est considéré comme un frère de plus et il va subir le même sort que la communauté. Un témoin affirme : « Il aurait pu se séparer de la communauté en danger car il était simplement inscrit, sans être religieux, mais il préféra mourir avec les autres frères. »

3. Tandis que les quatre continuent leur conversation animée avec doña Paula et que María Ontalva, la servante, achève de préparer le repas, le portier les dénonce aux miliciens, qui fouillent les valises et trouvent quelques objets et documents religieux. Point n'est besoin de preuve supplémentaire. Le portier leur dit : « Les quatre *oiseaux* sont en haut. » La servante pose la soupière au centre de la table. Les commensaux vont s'asseoir. Le timbre sonne. Les miliciens arrêtent les quatre et les obligent à les suivre. Il est 4 heures 30 ou 5 heures de l'après-midi. Ils les emmènent à la Casa de Campo, ou peut-être à la Porte de Tolède selon un autre témoignage. Là, ils les fusillent immédiatement. Trois frères et un laïc mariste obtiennent la palme du martyr par le courage de leur foi.

Chapitre 10

Communauté mariste de Torrelaguna (Madrid)

SERVIR ET AIMER

22 juillet 1936



Frère Victorico María (Eugenio Artola Sorolla).

Naissance à Cincorres (Castellón), le 12 avril 1894.

Martyr à Redueña (Madrid), le 22 juillet 1936. 42 ans et 3 mois.



Frère Jerónimo (Trifón Tobar Calzada).

Naissance à Susinos (Burgos), le 3 juillet 1876.

Martyr à Redueña (Madrid), le 22 juillet 1936. 60 ans.



Frère Marino (Pedro Alonso Ortega).

Naissance à Amaya (Burgos), le 14 janvier 1901.

Martyr à Redueña (Madrid), le 22 juillet 1936. 35 ans et 6 mois.

1. L'obscurité de la nuit enveloppe la ville de Torrelaguna. La journée du lundi 20 juillet prend fin. La prison municipale a des occupants insolites. Plus de vingt habitants y sont internés, parmi lesquels trois Maristes. Il s'agit des frères Victorico María, Jerónimo et Marino, en costume civil. Quand le silence règne dans les cellules, il est difficile de

s'endormir à cause de la chaleur de l'été, et plus encore en raison des émotions qui agitent le cœur des trois prisonniers. Ils viennent de vivre trop de choses en peu de temps. Le défilement des souvenirs fait revivre les faits marquants de la journée : l'assaut du collège, leur arrestation, les mauvais traitements, les coups, l'agressivité peinte sur les visages, la horde hurlante qui jouit de ses prises... Le 18 juillet voit le déchaînement de tout le processus qui couvait depuis quelque temps déjà. Torrelaguna, à 53 kilomètres de Madrid, se transforme en caisse de résonance politique de la capitale. Mêmes objectifs, mêmes exactions. La ville comprend sept quartiers qui ont des noms de fermes, et regroupe un peu plus de 2.000 habitants. Le cardinal Cisneros, un de ses illustres fils, a embelli la ville, qui garde encore des restes de sa muraille. À l'école, les frères assurent l'enseignement primaire aux enfants des paysans et des ouvriers. Le frère Moisés, visiteur, avait écrit auparavant : « L'assistance et la ponctualité des élèves sont excellentes. La visite des différentes classes donne la conviction que



Place et église paroissiale de Torrelaguna

le programme est suivi et que les élèves l'assimilent bien. Quant à l'ordre et à la discipline générale du collège, on ne peut désirer mieux. En ce qui concerne la vie religieuse de la communauté, c'est la vie mariste authentique. Les frères vivent parfaitement unis. Là où un travail est à faire, on les trouve tous les trois... » Ils assurent aussi des cours du soir pour adultes. 120 ouvriers y viennent. À cause de la très forte proportion d'analphabètes, à cette époque-là, le service offert par les frères répond à un besoin de première nécessité.

2. Le frère Victorico María, de la province de Castellón, entre à 15 ans au jувénat de Vic, où il ne reste qu'un an, avant de passer au postulat de Les Avellanes. Sauf Badalona et Palafrugell, ses deux premiers postes, il va demeurer ordinairement quelques années dans les écoles suivantes : Sants, trois ans ; Sitges, 7 ans ; Orbó, trois ans, et Torrelaguna, où il est professeur et directeur pendant huit années scolaires. Comme éducateur, il se montre discipliné et organisé. Comme apôtre, le zèle de la gloire de Dieu le motive. Comme religieux, il se fait remarquer par sa fidélité. Un frère résume l'idéal du frère Victorico María en deux mots : « Servir et aimer ».

Le frère Jerónimo, de la province de Burgos, est le troisième de cinq enfants, d'une famille d'agriculteurs. À 15 ans, il entre au postulat de Mataró. À 19 ans, il émet le vœu d'obéissance. À cette époque, la première profession se limite à ce vœu avant l'émission des vœux perpétuels de pauvreté, chasteté et obéissance. Après son scolasticat à Canet de Mar, il étudie pour devenir maître d'école à l'École Normale de Gérone. De 1895 à 1928, il est missionnaire en Colombie (Santander, Cali, Popayán, Palmira, Cabal, Ibagué...). Il revient en Europe pour faire le second noviciat à Grugliasco (Italie) et, après d'autres postes, il arrive en 1932

à Torrelaguna, où il est le doyen de la communauté, avec des milliers de kilomètres dans ses bottes.

Le frère Marino, de Burgos lui aussi, appartient à une famille nombreuse : ses parents ont dix enfants. Ses deux endroits de formation sont Arceniega et Les Avellanes, où il connaît la période douloureuse d'une terrible grippe, qui cause la mort de plusieurs jeunes en formation. Sa santé s'en ressent et il ne peut se livrer avec ardeur aux études. Il fait donc la cuisine, tâche qu'il remplit dans ses postes successifs. Depuis 1929, il est à Torrelaguna, avec une parenthèse d'un an qu'il passe à l'infirmerie de Les Avellanes. Il vit pleinement intégré dans sa communauté où, avec ses deux confrères, ils ne forment qu'un seul corps.

3. Le mardi 21 juillet, une colonne de miliciens asturiens de Langreo qui se dirigent vers Somosierra fait irruption à Torrelaguna. Son premier objectif est d'éliminer tous les



Familles des Frères devant le sarcophage dans la chapelle du Rosaire de l'église paroissiale de Sainte Marie Madeleine de Torrelaguna (Madrid). Le transfert des restes s'est fait au cours de l'année 2000.

détenus de la prison. Ils ne peuvent entrer parce qu'ils ne trouvent pas la clé et que le gardien a pris la fuite pour ne pas favoriser leur projet. Les prisonniers ne peuvent dormir car les miliciens passent toute la nuit à les insulter et à donner des coups de crosse sur les barreaux des fenêtres. À l'aube du lendemain, ils réussissent à entrer et ordonnent aux détenus de descendre dans la cour. Ils séparent des files ceux qui n'ont pas les mains calleuses : les trois frères, deux prêtres et quatre laïcs (trois hommes et une femme). Une milicienne avec cicatrices sur la poitrine se montre particulièrement agressive et odieuse. On les charge brutalement sur une camionnette qui prend la direction de San Lorenzo de l'Escorial. Après un parcours de quatre kilomètres, on les fait descendre du véhicule et ils sont fusillés. Ils reçoivent le coup de grâce sur le territoire municipal de Redueña. Personne à Torrelaguna ne se doute qu'il y a eu une exécution. Seul le chef du comité le sait, un maître d'école avec peu d'élèves, poussé par son anticléricalisme et par sa jalousie envers les frères dont le collège est florissant. Un laitier de Redueña, village dont les habitants ont juré qu'aucun excès n'aura lieu sur leur territoire, se rend, comme tous les jours, à Torrelaguna. Des taches de sang le mettent sur la piste d'un petit vallon où gisent neuf cadavres, très défigurés et dont le sang a déjà noirci. Il avertit les autorités de son village qui préparent les cercueils nécessaires. Près de chaque cadavre, on place les objets divers permettant leur identification et ils sont enterrés au cours d'une cérémonie pleine de respect et de silence. À Torrelaguna, quand on sait ce qui est arrivé, un maçon prépare une sépulture convenable.

Chapitre 11

Communauté mariste de Villalba de la Sierra (Cuenca)

CONFIANTS DANS LA DIVINE PROVIDENCE

28 juillet 1938



Frère Julián José (Nemesio Cabria Andrés).

Naissance à Susilla (Cantabrie), le 5 août 1908.

Martyr à Villalba de la Sierra (Cuenca), le 28 juillet 1938. 29 ans et 11 mois.



M. Ramón Emiliano Hortelano Gómez.

Maître d'école à Cuenca.

Naissance à Cuenca, le 8 août 1908.

Martyr à Villalba de la Sierra (Cuenca), le 28 juillet 1938. 29 ans et 11 mois.

1. Le Gouvernement de la République appelle les jeunes gens, nés en 1908, à s'incorporer à l'armée. Début mars 1938, deux jeunes de 29 ans sont assignés aux services auxiliaires de la caserne de Villalba de la Sierra (Cuenca), petite ville sur les bords du Júcar, à une vingtaine de kilomètres de la capitale. Le climat qui y règne est totalement opposé à leur sensibilité et à leur formation. Leur style de vie contraste beaucoup avec ceux de leurs camarades soldats. Peu à peu, des liens d'amitié et de confiance se tissent entre les deux.

Julián José, Frère Mariste, lui dévoile des pages de sa vie. Il est né à Susilla (Cantabrie) et il a deux frères, Maristes

comme lui. Son enfance se passe dans un milieu agricole et d'élevage. Il entre au juvénat d'Arceniega et poursuit sa formation à Les Avellanes. Il est nommé professeur dans les maisons de formation : Les Avellanes, Vic et Arceniega. Après deux ans passés à Manzanares et à Murcie, il arrive à Cuenca en 1934 pour fonder le collège *Fray Luis de León*, situé dans la rue José Cobo, N° 6. Il a le projet de rejoindre les troupes nationales, mais cela lui est impossible en raison de sa situation et du lieu où il se trouve.

M. Ramón Emiliano, son ami, s'ouvre lui aussi aux confidences et partage avec le frère les convictions religieuses dans lesquelles ses parents l'ont formé. Il a suivi les classes du baccalauréat et l'École Normale pour être instituteur. Sorti avec le numéro 3, il se trouve à l'aise dans le domaine de l'éducation et cherche à innover. Peu après le début de la guerre, le samedi 22 août 1936, il se marie avec Rufina Ángeles Saiz Abad. Ramón Emiliano pense à elle continuellement.



Villalba de la Sierra (Cuenca)

2. Le frère Laurentino, Provincial, défie avec intelligence les lois républicaines qui empêchent les congrégations religieuses de se dévouer comme telles à l'éducation. Au lieu d'affronter ces lois ou de renoncer à l'éducation des jeunes, il essaie de les esquiver par une claire consigne : « S'ils ferment nos collèges parce que reconnus comme Maristes, nous irons nous établir dans des villes où on ne nous connaît pas. » La présence mariste à Cuenca est fruit de cette décision. Le collègue *Fray Luis de León* est régi par des statuts strictement civils. On y donne l'enseignement primaire et secondaire. Quand éclate le conflit, la communauté comprend sept frères. Ils se dispersent et vont dans des familles amies qui les accueillent à cause de la sympathie dont ils sont l'objet. Lorsque la persécution redouble, les sept frères se retrouvent en prison où ils restent plusieurs mois. Comme ils sont peu connus et qu'il n'y a aucune charge contre eux, on les laisse en liberté. Leur souci est de trouver un logement et de gagner leur vie au milieu des dangers et des difficultés. Le frère Julián José se réfugie chez le portier du collège, un appartement pauvre mais où demeurent de braves gens. Deux ans avant, il écrit dans une lettre : « Enfin, la politique est détestable et il vaut mieux vivre loin d'elle, confiants dans la Divine Providence qui ne permettra que ce que Dieu veut. » À l'appel de sa classe, il doit quitter la maison du portier pour s'incorporer à l'armée.

3. Le 28 juillet 1938, les deux amis vivent de fortes émotions. Le matin, Ramón Emiliano exprime la grande joie qu'il éprouve. Il a obtenu une permission pour aller connaître son premier enfant et embrasser son épouse. Un seul jour, mais il est radieux. Il goûte le plaisir d'être père et la joie de la famille. Il veut partager ces moments privilégiés avec son ami, le frère Emiliano José. Tous deux les célèbrent à leur manière, dans la discrétion, mais avec une affection in-



Église paroissiale de Villalba de la Sierra

tense. Au début de ce mois, ils sont envoyés dans une localité proche de Villalba pour préparer le campement qui doit recevoir la 51^{ème} division des francs-tireurs qui restent de la fameuse *Columna del Rosal*, qui porte le nom du colonel qui la commande. Alors que le climat devient plus hostile, ils éprouvent un plus grand besoin de resserrer leurs liens d'amitié. Ils font leur promenade habituelle à huit heures du soir. Quelques miliciens les suivent et, lorsque les deux amis arrivent dans des emblavures, ils les fusillent. Un paysan découvre les cadavres et avertit le capitaine yougoslave qui commande la troupe. Ce capitaine, avec un lieutenant médecin et un commandant, attachent les cadavres à un poteau électrique, les arrosent d'essence et les brûlent. Doña Rufina, l'épouse de Ramón Emiliano, s'en souvient : « Le lendemain, 29 juillet 1938, un ami vint annoncer la nouvelle à ma mère, avec beaucoup de précautions. Pour moi, je m'étais préparée et, même si je me doutais de la tragédie, on me trompa afin de pallier l'immense douleur

produite par la nouvelle, alors que je vivais des jours très délicats. Mon beau-père vint de Valence, fit quelques vérifications. La troupe quitta l'endroit. Quand on alla recueillir les restes, on ne trouva que quelques ossements et une grande tache de cambouis dans le champ. » On instruit le procès de cet assassinat. Du Tribunal Provincial il passe au Tribunal Militaire, qui met en liberté les impliqués.

4. Julián José et Ramón Emiliano ont partagé une amitié que rien ne pouvait briser, le courage d'une foi sans failles, un calendrier semblable de naissance et de mort... Tout cela est symbolisé par le fait que leurs restes sont contenus dans une même petite urne funéraire.

Chapitre 12

Communautés maristes de Cabezón de la Sal et Carrejo (Cantabrie)

L'AMI DES PAUVRES

2 janvier 1937



Frère Pedro (Jaime Cortasa Monclús).

Naissance à Millà (Lleida), le 15 juillet 1883.

Martyr à Santander (Cantabrie), le 1^{er} janvier 1937.
53 ans et 5 mois.



Frère Narciso (Baldomero Arribas Arnaiz).

Naissance à Santibáñez de Esgueva (Burgos), le
27 février 1877.

Martyr à Santander (Cantabrie), le 1^{er} janvier 1937.
59 ans et 10 mois.



Frère Colombanus Paul (Henri Oza Motinot).

Naissance à Lyon (France), le 1^{er} août 1877.

Martyr à Santander (Cantabrie), le 1^{er} janvier 1937.
59 ans et 5 mois.



Frère Néstor Eugenio (Tesifonte Ortega Villamu-
drio).

Naissance à Arlanzón (Burgos), le 10 avril 1912.

Martyr à Santander, le 1^{er} janvier 1937. 24 ans et
8 mois.

1. Cabezón de la Sal (Cantabrie) est le centre d'une contrée qui regroupe, entre autres villages, celui de Carrejo, distant d'un kilomètre 200. Dans les deux endroits, il y a une communauté mariste qui dirige une modeste école. À Cabezón de la Sal, dont la population compte près de 4.000 habitants, les frères Pedro, Narciso, Luis María et María Ruperto donnent l'enseignement primaire et commercial à 182 élèves. Les deux premiers seront martyrs. À Carrejo, village peu peuplé, aux maisons dispersées, les frères Erasmo José, Colombanus Paul et Néstor Eugenio, tiennent une école de 44 élèves, répartis en trois classes primaires. Les deux derniers seront aussi martyrs.

Santander, la capitale de la province, se trouve à 46 kilomètres. Les nouvelles du soulèvement de l'armée en Afrique provoquent des prises de position diverses. Les forces militaires penchent en faveur du Mouvement. Dans les rues apparaissent les premières barricades. Le peuple s'arme. Les partisans du Front Populaire s'organisent. Les miliciens



École de Commerce à Cabezón de la Sal (Cantabrie), dirigée par les Frères. Aujourd'hui, École Atelier et centre de formation pour adultes.

se montrent actifs. Le 20 juillet commencent les premières détentions. Les miliciens s'emparent de fichiers et de listes qui leur donnent des renseignements. On assassine en pleine rue. D'autres personnes sont jetées dans la mer. Des prisons sont improvisées. Le bateau *Alfonso Pérez* devient une prison flottante. Après le premier bombardement de la ville, la foule se dirige vers le bateau et fait sortir de force les prisonniers qui se considèrent comme innocents. Une fois dehors, ils sont fusillés à bout portant et on leur lance des grenades. La chasse aux prêtres et aux religieux est à l'ordre du jour.

2. À Cabezón de la Sal et à Carrejo, la guerre est aussi présente mais avec moins d'agressivité. Des civils armés contrôlent les routes, fouillent les véhicules qui circulent ainsi que les passants, réquisitionnent des marchandises dans les magasins... Le panorama a changé en quelques heures. Le soupçon, la méfiance, la peur apparaissent. Pendant les premières semaines, les frères ne sont pas molestés. Fin juillet, le frère Erasmo José rend visite à la communauté de Cabezón. Au retour, une voiture s'arrête à ses côtés. Les occupants exigent de lui la remise de cent pesetas « pour les dépenses de la révolution ». Ces mêmes individus, dans l'après-midi, vont au collège et fouillent la maison. Ils trouvent un drapeau rouge et jaune. Ils arrêtent le directeur, frère Erasmo José, et l'emprisonnent à Cabezón. Dans la cellule, sale, obscure, immonde, il y a d'autres détenus. Quelques amis lui fournissent un matelas et des vivres, car les gardiens ne lui donnent pas même un verre d'eau. Pour occuper le temps qui lui paraît interminable, il demande un livre au frère Colombanus Paul. Les gardiens le feuilletent et s'arrêtent sur quelques gribouillages qu'ils regardent comme des signes cabalistiques et ésotériques. Ce ne sont que des brouillons de sténographie. Nouveaux interrogatoires. Après le règlement d'une nouvelle amende

de 100 pesetas, le frère Erasmo José est remis en liberté. Le 30 septembre, les frères reçoivent l'ordre d'abandonner le collège. Ils ne peuvent emporter que des effets personnels. Le prestige du frère directeur a permis de retarder l'opération. Les frères se rendent à Carrejo, où une famille les accueille avec sollicitude. Ils donnent des leçons particulières afin de survivre. À la mi-octobre, le comité leur défend ce genre de travail.

3. 28 décembre, 11 heures du soir. Les frères des deux communautés se trouvent réunis devant un poste de radio. Ils commentent les événements survenus la veille à Santander, où 18 avions de l'armée nationale ont bombardé la ville, causant d'assez nombreuses victimes. Les représailles sont immédiates. Les miliciens font sortir 170 détenus du bateau-prison et les assassinent. Les coups de filet se multiplient. Les frères écoutent une radio qui diffuse les paroles



Cabezón de la Sal. A l'arrière du collège a été réalisée une urbanisation appelée le « Quartier des Frères Maristes ».

de Queipo de Llano. Des coups à la porte les font sursauter. Ils cachent l'appareil de radio. Le retard à ouvrir provoque des tirs sur les fenêtres dont les carreaux volent en éclats. Les frères justifient leur retard à ouvrir par l'ordre du gouvernement qui demande de ne recevoir personne pendant la nuit. Ils sont conduits à la prison de Cabezón. Ce ne sont pas les seuls. D'autres personnes ont été arrêtées cette même nuit. Sans aucune explication, on les remet en liberté le lendemain après-midi.

4. Le bruit des moteurs d'une caravane de trois voitures rompt le silence de la nuit, sur la route qui va de Cabezón de la Sal à Santander. La lumière des phares déchire l'obscurité de manière dramatique. Parmi les occupants se trouvent les Frères Maristes. La police de Santander les a arrêtés à leur domicile, le 30 décembre, vers quatre heures de l'après-midi. Il en manque deux. Le frère Luis María avait accompagné le frère María Ruperto à Santander pour le faire inscrire comme sujet argentin puisqu'il avait tous ses papiers en règle. De retour à la maison, ils sont faits prisonniers et conduits à la capitale cantabrique. Le trajet est suffisamment long pour qu'ils aient le temps de penser que leur dernière heure est arrivée. Devant l'imminence de la mort, la prière jaillit spontanément, soutenue par leur foi. À deux heures ils entrent au commissariat où ils restent enfermés jusqu'à huit heures. Ils passent une nuit blanche, luttant contre le sommeil. Ensuite, ils sont conduits en prison et répartis dans deux cellules. Les frères Erasmo José et Luis María partagent la deuxième cellule avec quelques personnes de Carrejo. Trois jours sans nouvelles. Le temps semble éternel.

5. Deux officiers de la prison, à 9 heures du soir du premier jour de l'année 1937, appellent les quatre frères. Le frère Pedro est né près d'Àger, dans la province de Lleida. À 15 ans, il entre au noviciat de Vic. San Andrés de Palomar est



Carrejo. A deux kilomètres de Cabezón de la Sal se trouve l'ancienne école et habitation des Frères. Aujourd'hui, c'est le Musée de la Nature de Cantabrie.

son premier poste. Il commence ses activités en s'occupant de divers emplois, spécialement en cuisine. Il est ensuite maître auxiliaire avant de devenir professeur. Il exerce comme tel à Sabadell, San Andrés de Palomar et Torrelaguna. De 1916 à 1936, il dirige le collège de Cabezón de la Sal, sauf pendant l'année scolaire 1924-25 où l'œuvre est fermée à cause de difficultés avec la Fondation. Les enfants des familles pauvres et humbles sont les premiers destinataires de son zèle apostolique. Sa longue permanence comme directeur et le succès de son action font de lui une autorité reconnue et appréciée par les gens de l'endroit.

Le frère Narciso, de la province de Burgos, est le benjamin d'une famille d'agriculteurs qui compte trois enfants. À presque 15 ans, il entre au postulat de Canet de Mar. Il obtient à Gérone le diplôme d'instituteur primaire et, deux ans plus tard, le titre supérieur de maître, les deux comme

élève libre, c'est-à-dire sans avoir suivi de cours. Il est affecté à de nombreux postes. Il reste plus longuement à Gérone (huit ans, les deux derniers comme directeur), Murcie (cinq ans), Lleida (quatre) et, depuis 1931, à Cabezón de la Sal. Il se fait remarquer par sa préparation intellectuelle, sa compétence comme éducateur, sa simplicité, son caractère joyeux et ouvert. On l'appelle « l'ami des pauvres ». Une lettre anonyme lui fait cette critique : « Il aurait mieux valu pour lui de s'occuper de *la classe de ses élèves*, que de *la classe des pauvres*. »

Le frère Colombanus Paul naît à Lyon (France). Dès son enfance, ses parents déménagent à Saint-Donat, village où il y a une école mariste dans laquelle l'enfant est inscrit. À 15 ans, il entre au postulat de Saint-Paul-Trois-Châteaux. À 17 ans, il obtient le Brevet élémentaire. Jusqu'en 1903, il est en poste à divers endroits de France. À partir de cette année-là, où les religieux sont expulsés du pays, il s'incorpore à la Province mariste d'Espagne. Il passe en divers lieux, sans jamais s'y trouver à l'aise, jusqu'à son arrivée à Carrejo, en 1926. C'est là qu'il trouve sa place définitive. Ce coin de la région cantabrique lui offre une vie cachée, tranquille, pacifique. Ses dons intellectuels, sa facilité pour les langues, ses connaissances en musique sont peut-être un peu cachés par un caractère indécis. À aucun moment il ne fait valoir sa citoyenneté française pour se libérer des persécutions subies et, grâce à la force de la fraternité, il assume le sort que pourraient courir ses compagnons de communauté.

Le frère Néstor Eugenio est de la province de Burgos. Ses parents ont deux garçons. À douze ans, il entre au juvénat d'Arceniega, mais il est rendu à sa famille en raison de sa faible santé et de ses difficultés dans les études. Ces mesures étaient prises souvent dans un but thérapeutique. Comme les carences et les maladies étaient fréquentes, le fait de

revenir au lieu de naissance, avec son air et ses eaux, produisaient des effets salutaires et curatifs. L'enfant ne s'effraie pas et, cinq ans plus tard, guéri, il est admis au postulat de Les Avellanes. Il commence à Haro son activité apostolique comme cuisinier et maître auxiliaire en primaire. Après un bref séjour à Saragosse, il fait partie de la communauté de Carrejo en 1935.

6. Le 2 janvier 1817 a lieu la fondation de l'Institut mariste. Dans une petite localité française, Marcellin Champagnat réunit deux jeunes pour commence un projet, à la fois humble et ambitieux : « Tous les diocèses du monde entrent dans nos vues. » En 1937, le premier jour de l'année, c'est-à-dire presque exactement 120 ans plus tard, quatre frères livrent leur vie comme Maristes dans un diocèse du nord de l'Espagne. Un quadruple assassinat est perpétré, que les acteurs cachent en disant qu'ils ont été mis en liberté. Cependant, des témoins sérieux affirment que « les frères furent martyrisés près du phare de Santander et jetés ensuite dans la Mer Cantabrique ». Les terribles tempêtes transportent les cadavres sur quelque plage, mais ils sont déjà défigurés et on ne peut les identifier.

Chapitre 13

Communauté mariste de Barruelo de Santullán (Palencia)

UN AFFECTUEUX SOUVENIR POUR LA MORT DE MON FRÈRE

23 octobre 1936



Frère Egberto (Leonardo Arce Ruiz).

Naissance à Arcellares del Tozo (Burgos), le 6 novembre 1907.

Martyr à Campoo de Suso (Cantabrie), le 23 octobre 1936. 28 ans et 11 mois.



Frère Teófilo Martín (Martín Erro Ripa).

Naissance à Viscarret (Navarre), le 3 mars 1914.

Martyr à Campoo de Suso (Cantabrie), le 23 octobre 1936. 22 ans et 7 mois.

1. Le train, tracté par une machine à vapeur, trace une ligne droite sur le plateau castillan. Un léger cahotement sert de musique de fond à la monotonie du voyage. Le calendrier indique le 22 juillet. Parmi les passagers, trois jeunes ont hâte d'arriver à Burgos. Il s'agit des frères Heraclio José, Egberto et Teófilo Martín. Les trois font partie de la communauté mariste de Barruelo de Santullán. Le souvenir de l'assassinat du frère Bernardo et le pillage du collège, survenus deux ans plus tôt, restent très vif dans le cœur des frères. La fuite est vue comme une mesure de prudence face aux graves événements du 18



Vue actuelle du local de ADEMAR (Association d'Anciens Elèves Maristes), où se trouvaient les Ecoles des Mines de Barruelo de Santullán (Palencia).

juillet. Le directeur leur suggère de prendre la route, considérée comme plus sûre. Pourtant, ils choisissent le train parce que plus rapide. Avec l'autorisation du supérieur, ils prennent le train pour Cillamayor. Leur projet est d'arriver à Quintanilla, de marcher ensuite jusqu'à Aguillar de Campoo et d'aller en voiture jusqu'à Burgos. Le train s'arrête à Quintanilla. Les trois descendent. Ils sortent de la gare sans difficulté, mais ils sont vus par des individus de Barruelo qui les dénoncent au chef des miliciens. Ils sont arrêtés immédiatement. On décide de les transférer à Reinosa, où ils sont enfermés dans le collège des Frères de l'Instruction Chrétienne, transformé en prison. De leur côté, les trois frères de la communauté de Vallejo d'Orbó, à pied, réussissent à arriver à Burgos.

2. Dans la zone minière de Palencia, la présence mariste date de 1914, lorsque les frères prennent en charge le *Colegio*

Santa Bárbara, une école élémentaire gratuite pour les enfants des mineurs de Vallejo d'Orbó, propriété de la « Sociedad Carbonera Española ». Six ans plus tard, ils acceptent une demande de la même société pour diriger *Las Escuelas de las Minas* à Barruelo de Santullán. Cette école prend un développement extraordinaire grâce aux initiatives du frère Bernardo Fàbrega Julià, martyr de la foi en 1934, béatifié à Rome le 28 octobre 2007. Lorsqu'éclate la guerre civile, ces deux communautés existent. Celle de Barruelo de Santullán compte sept frères et prend soin de 343 élèves. Celle de Vallejo d'Orbó, a trois frères qui éduquent 138 élèves.

3. Le frère Egberto, de la province de Burgos, est très vite orphelin de père. Sa mère se remarie. À 12 ans, il entre au juvénat d'Arceniega et poursuit sa formation à Les Avellanes.



Vallejo d'Orbó. Il ne reste plus rien de l'école et de la demeure des Frères, sinon le bon souvenir qu'en gardent les anciens élèves et une rue au nom du Frère Bernardo.

Il passe dans de nombreux postes, notamment deux ans où il fait la classe à l'Académie Polytechnique d'Alcazarquivir, au Maroc. Volontaire dans le service, il fait preuve de constance et de patience dans sa tâche éducative et apostolique. Il fait partie du groupe qui préfère l'aventure de l'exode plutôt que de rester dans le dangereux bassin minier.

Le frère Teófilo Martín, navarrais, appartient à une famille qui est une vraie pépinière de vocations. À 11 ans, il entre au juvénat de Villafranca et, ensuite, il continue sa formation à Les Avellanes. Il ne connaît que deux postes. Le premier, à Burgos, où il demeure trois ans. Le second, à Barruelo de Santullán, une année seulement. Joyeux, sportif et bon étudiant. Comme professeur, il prépare bien ses classes. Comme religieux, il fait preuve d'esprit de prière, d'esprit de famille et d'amour du travail.

4. Le 12 octobre, on annonce aux détenus de la prison où se trouvent les trois frères, que ces derniers seront transférés de Reinosa à Santander. On saura par la suite que, pour beaucoup, cela correspond au *Paseíto*, c'est-à-dire à l'assassinat. Durant ces deux mois, on a vu et entendu bien des choses. Le jour même de la détention des frères, quelqu'un déclare : « Si ce sont des moines, je voudrais leur faire la tonsure à la hache. » Le frère Heraclio, qui survivra à la tragédie, traduit l'angoisse qui régnait dans la prison : « La clé tournait dans la serrure, et son grincement pénétrant se gravait profondément en nous. » Quelques-uns de leurs compagnons de cellule battent les frères comme plâtre, les frappent sans égards à coups de pieds et de poings. À cause de ces mauvais traitements permanents, « la prison est convertie en hôpital sans assistance médicale. » Mais le jour final fatidique arrive. Le frère Heraclio José le relate ainsi : « Le vendredi 23 octobre, à dix heures du matin, la porte des

souterrains s'ouvre et on appelle *Martín Erro Ripa* et *Leonardo Arce Ruiz*. Nous nous séparons pour ne plus jamais nous revoir. L'heure de l'appel ne laissait rien soupçonner. Mais nous voyons, par la serrure, qu'une fois dehors, on les menote, et qu'ils montent ainsi dans une auto qui disparaît bientôt. Nous supposons tous qu'on les conduisait pour subir un interrogatoire. Il est onze heures... midi... et les compagnons ne revenaient pas ! » Pendant quelques mois, le frère Heraclio José pense, malgré quelques moments de doute, qu'on les a conduits à Santander.

Après la libération de Santander, plusieurs familles de Reinosa recherchent, dans les zones avoisinantes, les cadavres de leurs disparus. Le 14 octobre 1937, au mont Saja, situé sur la commune de Campoo de Suso, on découvre une fosse commune avec les restes de 43 personnes assassinées, parmi lesquelles les frères Egberto et Teófilo Martín. Toutes sont transportées au cimetière de Reinosa. La vérité est découverte une année après leur exécution. Dorotea, la sœur du frère Teófilo Martín, affirme : « Je ressens une vraie dévotion et un souvenir affectueux quand je fais mémoire de mon frère. (...) Ma mère, qui n'est plus de ce monde, nous disait que, lorsque nous aurions besoin d'une faveur de Dieu, nous la demandions à mon frère, car, disait-elle, il est au ciel. »

Chapitre 14

Communauté mariste de Barcelone

JE N'AI JAMAIS EU L'IDÉE D'ABANDONNER

8 décembre 1936



Frère Benedicto Andrés (Enrique Andrés Monfort).

Naissance à Villafranca del Cid (Castellón), le 25 avril 1899.

Martyr à Albocácer (Castellón), le 8 décembre 1936. 37 ans et 7 mois.

1. Assis à son bureau, le frère Benedicto Andrés tient en mains la lettre de son cousin Jerónimo Emiliano, Mariste lui aussi. Il la relit plusieurs fois pour bien comprendre son contenu qui le laisse décontenancé. Écrite dans un style dur, il veut s'assurer de la véracité d'une nouvelle. Des bruits courent que le frère Benedicto Andrés a défroqué. Quand la communication ne fonctionne pas de manière claire et transparente, les qu'en-dira-t-on s'emparent de la place publique. En des temps troublés, la délation, les médisances, les cancan... ont droit de cité. Il prend une feuille blanche et rédige une réponse où il affirme dans l'un des passages : « Si je pensais seulement à la manière des hommes, j'aurais raison de tout envoyer promener ; mais, grâce à Dieu, je suis bien loin de songer à me retirer. Je n'oublie pas que j'ai pris des engagements... Dis donc à ces gens-là que le frère Benedicto est toujours le frère Benedicto. » Ce n'est pas la première fois qu'il doit faire face à des bruits et calomnies. Le frère Eduardo Escolà, témoin oculaire, le rappelle ainsi : « Le frère Benedicto Andrés, étant



Collège de l'Immaculée, à Barcelone, où ont été honorés les martyrs Maristes, le 12 octobre 2013, veille de leur béatification à Tarragone.

à Torrelaguna, connut un petit contretemps : quelques parents dénoncèrent des abus sexuels subis par leur enfant. On accusa d'abord le frère Benedicto Andrés alors âgé de 23 ans. Lors du jugement, après 72 heures et la rencontre du frère, les parents dirent : «Ce n'est pas lui ; nous croyions que c'était un autre», se référant à quelqu'un qui s'était enfui du village. Le frère Benedicto Andrés fut remis en liberté sans aucun chef d'accusation. Il ne fit preuve d'aucune indignation, content d'avoir souffert quelque chose pour le Christ. »

2. Le frère Benedicto Andrés naît à Villafranca del Cid (Castellón) en 1899. Le frère Isidro Guix, perdu dans les chemins du Maestrazgo, s'arrête chez les parents de Benedicto Andrés pour se reposer. Deux vocations maristes vont naître de cet accueil : la sienne et celle de son cousin. Il entre au juvénat de Vic, à 11 ans. Les autres étapes de sa formation se déroulent à Les Avellanes. Valence, Torrelaguna et Valdemoro sont ses trois premiers postes. Il accomplit ensuite son service militaire en Afrique, pendant trois ans. Il obtient les grades de caporal et de sous-officier. Son amitié avec un frère des Écoles Chrétiennes l'aide à maintenir sa fidélité religieuse. Il doit affron-

ter la bataille de Melilla, qui dure deux ans. Les lettres de cette époque reflètent son affection pour sa famille et pour les frères. Il ne cache pas son mécontentement de la durée excessive du service militaire et de l'usage des armes. À son retour dans la Péninsule, il veut aller visiter sa famille, mais on ne l'y autorise pas, comme il le dit dans une de ses lettres, datée de novembre 1922 : « J'ai écrit au frère Supérieur en lui demandant 15 jours pour aller vous voir, mais il m'a répondu de ne pas aller au village. Ainsi donc comme vous le voyez, si je ne vais pas vous voir, à mon retour d'Afrique, ce ne sera pas ma faute car j'aurais aimé passer quelques jours avec vous. » Il encaisse la décision. Ses nouveaux postes sont Valence, Murcie, Saragosse et Pampelune. À Barcelone, il réside dans la communauté de la rue Lauria, N° 38, formée de 11 frères, qui font la classe à 274 élèves, d'enseignement primaire. Dès qu'ils voient le danger s'abattre sur eux, ils se dispersent. Ils peuvent emporter quelques objets d'usage personnel avant l'arrivée des miliciens qui saccagent la maison, puisqu'ils ne peuvent l'incendier. Les frères cherchent des auberges ou des maisons d'amis. Il leur est difficile de se réfugier chez leurs parents car, selon la coutume de l'époque, les frères sont placés dans des lieux éloignés de leurs familles. Le frère Benedicto Andrés, avec la permission du Provincial, cherche refuge dans la maison paternelle.

3. Dans son village natal, le frère Benedicto Andrés demeure reclus chez lui. Il sort quelques fois, rarement, pendant les quatre longs mois de sa « captivité ». Début décembre, il vit un dilemme. Le comité publie un édit d'enrôlement volontaire avec promesse d'exempter de toute sanction ceux qui se présentent pour n'avoir pas fait avant le service militaire. Après avoir pesé le pour et le contre, il décide de se rendre à la convocation, avant tout pour ne pas risquer la sécurité des siens. Au comité, on le soumet à un interrogatoire dur et long. À son retour, il dit à sa sœur : « Mon sort est jeté ! » Et il ajoute : « Dites à Emi-

liano – son cousin Frère Mariste – de ne pas se présenter. S'ils me tuent, que lui au moins soit sauvé. »

4. Après-midi du lundi 7 décembre. On frappe à la porte de la famille du frère Benedicto Andrés. Sa sœur va ouvrir et se trouve face à un membre important du comité, compagnon d'enfance et de service militaire. Sa sœur lui transmet la commission. Sa réponse: « Mon heure est venue ! Jusqu'au ciel ! » sonne comme un adieu. Il encourage sa famille. Il dialogue ensuite avec son visiteur :

— Allons au comité !

— Plutôt à la mort, n'est-ce pas ? réplique le frère.

— N'aie pas peur car rien ne t'arrivera. Je vous ai déjà dit qu'il ne vous arrivera rien, ni à toi, ni à ton cousin.

— Comme Dieu voudra !

Du comité il passe, sans aucun jugement, à la prison, où il rencontre son ancien maître, pour la joie de tous les deux. Une cousine lui porte de la nourriture et une couverture. Il refuse la nourriture mais accepte la couverture, car il souffre des reins.

5. 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception. Au lieu-dit de Sant Pau, sur le territoire de la commune d'Albocàsser, sont exécutés l'instituteur, avec son fils de 17 ans, le médecin, le sacristain et le Frère Mariste. Une religieuse écoute, de la bouche d'un des assassins, le récit des derniers instants de la vie du frère Benedicto Andrés : « Quel courage ! Quand nous nous disposions à fusiller le moine, il croisa les bras sur sa poitrine et cria : "Vive le Christ Roi ! Vierge très Sainte, protégez-moi !". À la première décharge, il tomba à terre, et nous entendîmes : "Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de moi !". Nous avons tiré à nouveau, et on l'entendit encore : "Jésus, Joseph et Marie, en vos mains je remets mon âme... !". Et la mort survint. »

Chapitre 15

Communauté mariste de Denia (Alicante)

SUBIR LE MARTYRE POUR DIEU ET POUR
LA FOI EN JÉSUS-CHRIST

10 août 1936



Frère Millán (Esteban Llover Torrent).

Naissance à Les Planes d'Hostoles (Gérome), le 27 juillet 1885.

Martyr à Alcira (Valence) le 10 août 1936. 51 ans.

1. Le directeur du collège *San Juan Bautista*, le frère Millán, ne peut en croire ses yeux. La communication de la mairie ne laisse place à aucun doute : « Pour éviter de possibles désordres, partez du collège et du territoire de la commune de Denia, dès cet après-midi. » Le calendrier indique le 10 avril 1936, Vendredi Saint. Il est une heure de l'après-midi. La nouvelle se répand comme la poudre bien que ce soit un jour festif. Peu à peu, les grands élèves et les anciens élèves accourent au collège. Tous s'offrent « pour quoi que ce soit ». Les uns aident à sortir livres, meubles et outils selon les indications des frères. D'autres surveillent. Quelques-uns se rendent à la gendarmerie pour demander une protection afin que la foule qui se rassemble devant l'édifice ne commette pas d'excès. On entend des insultes et des paroles grossières. La tension est vive, à fleur de peau, face à tout évènement qui secoue la société. Denia, à cette époque, dépasse 12.000 habitants. Les dernières élections du mois de février, qui ont vu le triomphe des partis de gauche,

sont récentes. Une voiture louée vient recueillir les quatre frères qui sortent, escortés par un grand nombre d'élèves, d'anciens élèves et de parents d'élèves. Cinq heures se sont écoulées, vécues dans une grande tension. Le directeur demeure dans la ville avec l'espoir que les démarches des anciens élèves auront du succès et que le conseil municipal révoquera l'ordre de partir. Ils vont voir même le Préfet, à qui ils présentent une « protestation polie, mais courageuse ». Les arguments sont clairs : les élèves ne peuvent se rendre à une autre ville pour terminer l'année scolaire et la loi sur le remplacement de l'enseignement religieux ne s'applique qu'aux endroits où il y a possibilité de le réaliser. De toute façon, il faut terminer l'année scolaire. Le Préfet convoque le frère Millán et il cause avec lui à ce sujet. La situation paraît s'arranger, mais, en réalité, elle se complique. Les parents d'élèves avec leurs enfants se mettent d'accord pour ne pas accepter d'autres professeurs que les frères. Si on leur en impose d'autres, ils leur rendront la vie impossible. Pour finir, les élèves du baccalauréat bénéficient du travail des frères qui les préparent à leurs examens officiels, dans la propriété « La Cenia », mise à leur disposition par une



Vue de Denia. Au premier plan, le collège Saint Jean Baptiste.

dame. Quelques jours avant, le frère Laurentino, Provincial, leur rend visite afin de connaître directement la situation. Finalement, lui et les jeunes frères quittent Denia. En gare, une foule leur manifeste soutien et estime. Le collège *San Juan Bautista* avait été fondé en 1928, par Mme Cándida Carbonell.

2. Le frère Millán, de la province de Gérone, appartient à une famille nombreuse. Ses parents ont eu onze enfants, mais trois seulement vivent encore. Les autres sont morts en bas âge. Il mène de front travail et études. Il désire être prêtre, mais ses parents ne peuvent faire face aux frais de pension du séminaire. Il décide de devenir Frère Mariste. Il travaille comme manœuvre pour acheter le linge et autres choses dont il a besoin avant d'entrer au juvénat de San Andrés de Palomar. Les supérieurs apprécient ses qualités personnelles et son esprit religieux ; ils lui confient la tâche de formateur : Arceniega, San Andrés et Vic. Il est directeur à Centelles (5 ans), Badalona (6 ans), Barcelone (Lauria N° 38, 6 ans) et Denia, depuis 1928, année de la fondation. Les œuvres éducatives qu'il dirige sont toujours au profit des enfants des ouvriers.
3. La communauté, composée de cinq frères, vit avec quelques mois d'avance la guerre qui a commencé le 18 juillet. Les tensions augmentent et l'on ne peut pas jouer avec le feu. Le frère Millán quitte Denia et rejoint les frères qui changent leurs lieux de résidence en différentes fermes et propriétés. Comme la situation empire, ils cherchent de nouveaux endroits où ils soient moins connus. Le frère Millán va à Ondara, où il se fait passer pour voyageur. Il pense, à tort, que la révolution est une affaire de jours ou peut-être de semaines. Il séjourne en divers villages, sans jamais revenir à Denia. La prudence le guide. Il décide d'aller à Barcelone pour s'entretenir avec le frère Provincial. Fin juillet, sur

la route de la 'Ciudad Condal', il est arrêté à Tabernes de Valldigna, dans la province de Valence. Il est emprisonné. Il ne dit pas un mot contre l'agent ferroviaire qui l'a dénoncé, alors qu'il avait admis son fils, gratuitement, dans le collège.

4. Le frère Millán se trouve dans la prison de Tabernes de Valldigna depuis douze jours. Les heures interminables lui donnent l'occasion de songer à l'essentiel de la vie et de faire du silence une prière. L'incertitude est lourde à porter. Le 10 août, à une heure du matin, M. José Giner est réquisitionné comme chauffeur, par un homme surnommé le Carabinier, pour rendre un service. Deux autres individus, connus comme le Chaudronnier et le Charretier, l'accompagnent. Le chauffeur, témoin oculaire, raconte les faits : « Le Carabinier ordonne d'arrêter la voiture et, en même temps, fait descendre tout le monde. À environ deux cents mètres de la voiture, les surnommés Carabinier, Chaudronnier et Charretier assassinent Rodrigo Gil et Esteban Millán, et abandonnent les cadavres sur la route. » Le frère Lorenzo Sangés affirme : « Il suffisait d'être religieux pour subir le martyre pour Dieu et pour la foi en Jésus-Christ. » Le frère Millán partage son dernier moment avec le jeune le plus prometteur de collègue mariste de Denia. Les deux cadavres, l'un près de l'autre, sont inhumés au cimetière municipal d'Alcira (Valence).

Chapitre 16

Communauté mariste d'Arceniega

SANS AUCUNE PEUR VERS LA MORT POUR LE CHRIST

25 septembre 1936



Frère Luis Fermín (Luis Huerta Lara).

Naissance à Torrecilla del Monte (Burgos), le 21 juin 1905.

Martyr à Bilbao, le 25 septembre 1936. 31 ans et 3 mois.

1. Le bateau *Cabo Quilates*, ancien navire marchand de la compagnie Ybarra, est au mouillage dans la ria de Bilbao. Il est devenu une prison flottante. C'est là qu'est interné le frère Luis Fermín. Enfermé dans ce cadre d'horreur, il se remémore lentement les événements survenus dans son dernier poste, Arceniega (Álava). Dans cette ville de 12.000 habitants, existent des œuvres maristes : à l'intérieur de la ville, le collège qui accueille 104 élèves dans l'enseignement primaire et le juvénat, à côté du sanctuaire de Notre-Dame du Chêne, distant d'un peu plus d'un kilomètre du centre urbain. Une communauté de huit frères accompagne 84 juvénistes. Le 21 juillet, six hommes armés fouillent la maison de formation, sous prétexte que « le couvent est plein d'armes, très bien cachées ». La fouille se termine tard dans la nuit. Pendant ce temps, les juvénistes restent dans les cours de récréation et se rendent compte de la tension croissante. Le directeur les tranquillise et leur rappelle un fait semblable vécu par Marcellin Champagnat à l'Hermitage, en 1830. La com-

munauté du collège est formée des frères Luis Venancio, directeur, Luis Fermín et León Pablo. La veille du 18 juillet, le frère directeur part pour Burgos. Il est prévu que, dans les jours suivants, ses deux compagnons de communauté le rejoignent. Ceux-ci, à Arceniega, subissent des fouilles minutieuses et c'est pourquoi ils décident d'aller au juvénat, tandis qu'ils préparent leur voyage à Burgos. Le frère León Pablo, avec sa valise, monte la côte qui conduit à la maison de formation, en compagnie du frère Luis Fermín qui vient de laisser la sienne chez le boulanger. Il la lui portera dans sa camionnette en apportant le pain au juvénat. Des miliciens entrent dans la boulangerie et, en voyant la valise fermée, ils font revenir le frère et l'obligent à l'ouvrir. Ici commence son malheur. Ils voient des livres et des papiers religieux ainsi que des coupures de journaux. L'arrestation est immédiate. Il est transféré à la caserne pour interrogatoire. On le conduit en prison où il



Vue actuelle du juvénat de Arceniega, devenu maison d'accueil. Beaucoup de Frères y firent leur première formation.

passé huit jours. Les frères font tout pour lui être proches. Ensuite, on le transporte au commissariat de Bilbao et, plus tard, dans les soutes du bateau *Cabo Quilates*. Il y a un autre bateau, *l'Altuna Mendi*, qui sert aussi de prison.

2. La situation dans ces prisons flottantes est apocalyptique et les prisonniers y endurent de très grandes souffrances : « Faim, humiliations, flagellations torse nu, coups de bâton, courses à coups de fouet sur des mégots brûlants, brûlures, suspensions par-dessus bord, moqueries et outrages jusqu'au sang, blasphèmes, insultes. Ces martyres de toutes sortes furent le pain quotidien des prisonniers sans défense, enfermés dans les bateaux au mouillage dans la ria de Bilbao, spécialement des prêtres et des religieux. » Un témoin oculaire, compagnon du frère Luis Fermín, avec qui il demeura une vingtaine de jours dans le *Cabo Quilates*, se souvient des souffrances vécues : « Nous y étions entassés, comme des animaux ; il y avait quatre soutes : le frère était dans la première et moi dans la troisième. Je l'ai connu comme Frère Mariste... Les martyrs du *Cabo Quilates* étaient fusillés dans la dunette de poupe. Ce n'était pas seulement l'action de fusiller, mais nous entendions les coups de feu : tantôt une rafale de mitrailleuse, tantôt un tir dans la nuque, et d'autres achevés à coups de crosses. Et tout ce qui accompagnait cette triste scène n'était que vexations, injures, gifles, moqueries... »
3. Le frère Luis Fermín, de la province de Burgos, a trois frères. Un défaut de vue va conditionner sa vie mais sans l'empêcher de réaliser sa vocation. Un peu avant ses 13 ans, il entre au juvénat de Vic. Il complète les autres étapes de sa formation à Les Avellanes. Comme une forte myopie l'empêche de se préparer à devenir éducateur, il accomplit d'autres fonctions et services. Tout en se consacrant avec dévouement à d'humbles emplois, il désire ardemment éduquer les petits, les enfants du cours préparatoire. C'est

son affaire, même si on l'apprécie davantage pour ses autres travaux. Ses postes sont Orbó, Les Avellanes, Barcelone, Centelles, Palafrugell, Haro et, à partir de 1932, Arceniega, endroit où il reste le plus longtemps. Il aime beaucoup la vie de communauté. On remarque chez lui son goût de l'éducation et son désir de partir pour les pays de missions afin d'y verser, si possible, son sang pour le Christ. Il n' imagine pas obtenir le martyre de manière si inattendue.

4. L'aviation nationale bombarde Bilbao le vendredi 25 septembre. Le raid est mené par cinq Junkers Ju 52 allemands, qui bombardent une fois dans la matinée et une autre dans l'après-midi. Ils lancent aussi des tracts, signés par le général Mola, appelant à la reddition. C'est le premier d'une série de bombardements de Bilbao. La guerre ne se fait pas seulement en première ligne, à l'avant-garde, au corps à corps dans les tranchées, mais aussi à l'arrière, avec l'aide de l'aviation. C'est une nouvelle manière de lutter qui mine le moral de la population. La réaction des groupes de miliciens est immédiate : attaquer les bateaux-prisons *Altuna Mendi* et *Cabo Quilates* et prendre en otage les prisonniers. Sur le *Cabo Quilates*, ancré dans l'Abra, après être venu à bout de la résistance des miliciens qui le gardent et le contrôlent, les assaillants, devenus maîtres de la situation, sélectionnent les victimes. Alors que la nuit est avancée, un milicien se penche sur la soute et vocifère : « Que les curés, moines, dominicains... montent... Et si quelqu'un reste je le pendrai au grand mat. » Cris, blasphèmes, rafales de mitrailleuses, bruit des corps qui tombent sans vie ou qui, blessés, perdent leur sang... Rites d'anticipation pour ceux qui feront partie des groupes suivants. Alignés, ils sont fusillés. Parmi la cinquantaine de personnes exécutées, on compte le frère Luis Fermín, martyr de la communauté d'Arceniega. Les cadavres sont enterrés dans le cimetière de Vista Alegre de la commune de Bilbao, à Derio.

Chapitre 17

Communauté mariste de Mataró

L'ANGE CONSOLATEUR

29 janvier 1939



Frère Pablo Daniel (Daniel Altabella Gracia).

Naissance à Aguaviva (Teruel), le 19 octobre 1911.

Martyr près de la frontière française, le 29 janvier 1939. 27 ans et 3 mois.

1. Fin janvier 1939, l'armée républicaine ayant perdu sa capacité offensive, se replie vers la France. Une compagnie se trouve dans les Pyrénées catalanes, près de Figueres, à une trentaine de kilomètres de la France. La libération s'annonce. Comme si le tableau *La liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix, 1830, reflétait l'état d'âme des soldats fatigués. Il y a un Mariste parmi eux. Il s'agit du frère Pablo Daniel. Depuis le coup d'état, sa vie a connu toutes sortes de changements et de situations, sans pauses ni repos. Il se souvient des débuts du conflit. Vingt-trois frères font partie de la communauté du collège *Valldemia*, à Mataró, ville industrielle proche de Barcelone et baignée par la Méditerranée. Ce pensionnat, fondé en 1855, passe sous la direction des frères en 1888. Aux expositions universelles de Paris, en 1878 et en 1900, il obtient la médaille d'or de la « Qualité éducative ». Cinq frères forment la communauté d'un autre collège mariste de la ville, l'externat *San José*. Le 20 juillet commencent les incendies dont les fumées signalent la situation des couvents et maisons religieuses qui brûlent. Un groupe de 2.000

ouvriers, précédés de jeunes portant des bidons d'essence, se dirigent vers le collège *Valldemia*. Le frère Adjueteur refuse de voir son collège devenir la proie des flammes. Il faut les arrêter de quelque façon que ce soit. Il aperçoit, parmi ceux qui sont en tête de la manifestation, des personnes qu'il a aidées au moment de la crise économique et même à qui il a fourni, en quelques occasions, des aliments et des vêtements pour leurs familles. Le chef syndicaliste s'avance et crie à ceux qui le suivent : « Ce monsieur est un bon démocrate et un camarade, c'est un Français qui aime l'Espagne. Que personne donc ne touche à son collègue, qui doit servir ensuite aux enfants de familles pauvres. » À partir de ce moment, la porte du collège est gardée en permanence. Par la suite, *Valldemia* deviendra, au cours de la guerre, un hôpital et une banque de sang.

2. Le frère Pablo Daniel fait partie du groupe de 107 frères qui s'embarquent sur le *Cabo San Agustín*, un navire ancré à Barcelone, pour gagner la France. Il s'agit d'un piège, décrit en détail dans le livre *Le prix de la trahison*. Les frères finissent par être emprisonnés dans la prison (checa) de Sans Elías, quartier de Sarriá, le 7 octobre, dans les sous-sols du couvent des Clarisses de Jérusalem. Le lendemain, le frère Laurentino et 45 frères sont exécutés dans le cimetière de Montcada. Ceux qui demeurent en prison ont à supporter toutes sortes d'injures et de mauvais traitements. Le frère Pablo Daniel est l'un d'eux. Il est transféré à la prison de l'Audiencia et, finalement, à la prison Modèle, où il reste 13 mois. Un jugement lui rend la liberté, faute d'accusation et de preuves.

Le frère Pablo Daniel, de la province de Teruel, est le troisième parmi ses frères. L'un d'eux est prêtre, le benjamin meurt aspirant mariste à cause d'une pneumonie. À 11 ans, il entre au juvénat de Vic. Il continue sa formation à Les Avellanes et commence sa mission à Alicante. Il passe deux



Vue actuelle du collège Valldemia de Mataró. Pendant la guerre, il servit d'hôpital.

ans dans le collège mariste de Mataró. Après quelques mois dans la communauté de Lauria, N° 3, à Barcelone, il revient au collège *Valldemia* pour la seconde fois. Il se fait remarquer comme éducateur efficace, apôtre constant et excellent polémiste. Il refuse l'offre d'un juge qui, impressionné par l'intelligence de sa défense, est disposé à payer ses études pour devenir avocat.

3. La liberté recouvrée, rien ni personne n'arrête son ardeur apostolique. Il se consacre à l'enseignement. Il défend la cause de Dieu avec audace et courage. Peu de temps après, parce qu'il annonce explicitement l'Évangile, il est arrêté une seconde fois. Les bateaux *Uruguay* et *Argentina*, amarrés dans le port de Barcelone, sont transformés en bateaux-prisons pour compléter les prisons sur terre ferme. Sur l'*Argentina*, le frère Pablo Daniel vit quatre mois de prison dans des conditions pénibles. Sa cabine, qu'il par-

tage avec cinq autres personnes, devient un petit monastère avec messe quotidienne, oraison matinale, récitation des trois parties du rosaire, méditation, prière du soir. Le frère dirige la prière et s'occupe des homélies. Séduits par son esprit, les autres l'appellent « l'ange consolateur ». Des prisonniers d'autres cabines le recherchent pour lui faire leurs confidences et trouver un soutien moral. Il est envoyé ensuite, en attente de jugement, à la prison du château de Montjuïc, une forteresse militaire. Sans qu'il ait eu lieu, on le conduit au camp de concentration d'Ogern, créé par le parti républicain, sur la commune de Bassella, entre Ponts et Solsona, dans la province de Lérida. Les prisonniers sont voués aux travaux forcés, tels que construire des ponts, réparer des chemins et en ouvrir de nouveaux. Le frère Laureano Larrea se souvient de l'expérience vécue avec le frère Pablo Daniel : « Au camp de travail, quand nous étions réunis pour le repos de la nuit, nous disions quelques prières comme nous pouvions et nous faisons quelques commentaires. Par exemple, je me rappelle qu'une nuit, manquant de tout, morts de faim et de froid, sans vêtements suffisants et pleins de poux, il me dit : « Il est vrai qu'ici nous souffrons des intempéries, mais ceux qui sont en liberté ont une situation bien pire... » Et il me dit aussi : « Acceptons notre sort avec résignation et soyons courageux » » En 1938, quand sa classe est appelée sous les drapeaux, il s'engage dans l'armée républicaine avec le désir de s'occuper des blessés dans le service sanitaire. On l'envoie sur le front de Catalogne. Quelques jeunes de son village le reconnaissent et révèlent sa condition de religieux au chef, qui n'est autre qu'Henri Líster.

4. La compagnie républicaine se trouve aux abords de Figueras, près de la frontière française. Le calendrier indique le 29 janvier 1939, un dimanche. Le frère Laureano Larrea donne le récit le plus complet des derniers instants du frère

Pablo Daniel : « La version que j'ai de sa mort est, peut-on dire, publique, puisque je l'ai entendue, sans la rechercher. La voici : la guerre touchait à sa fin et le frère se trouvait dans la région de Figueres ; il était engagé dans l'armée républicaine où son remplaçant avait été mobilisé. Comme la fin de la guerre était proche, il resta à l'arrière et parla avec ses camarades des remerciements qu'il fallait rendre à Dieu qui les avait gardés sains et saufs, libres des ennemis. Quelqu'un du groupe ne fut pas de l'avis du frère et le dénonça auprès du commandant qui, je crois, était Líster. Celui-ci ordonna à un peloton d'exécution de revenir pour fusiller ce groupe de patriotes, parmi lesquels se trouvait le frère Pablo Daniel. » Une telle pratique était courante lors des derniers soubresauts de la guerre où prêtres et religieux subirent le martyre, alors qu'ils pensaient fouler bientôt la terre de la liberté.

Épilogue

Ces événements, relatés au fil de l'histoire, suscitent de profonds sentiments de tristesse, d'indignation, d'admiration... Il est impossible de rester indifférent. Mais, en même temps, ils invitent au silence, à la méditation et à la prière. Ma réflexion finale, qui concerne toutes les victimes sans distinction, se concentre, en quatre points, sur les martyrs.

1. Comment expliquer le comportement des bourreaux ? Comment pouvaient-ils tirer sur des personnes sans défense ? Comment pouvaient-ils torturer les prisonniers ? D'où venait cette haine de la foi, comme l'affirme la *Positio* ? Penser qu'ils étaient des monstres ne résout pas le problème. Au quotidien, ils étaient sans doute des hommes normaux, comme chacun de nous. Hannah Arendt s'est posé cette question en assistant au procès d'Eichmann. Elle a parlé de la banalisation du mal et de l'absence de pensée. L'argument présenté par Arendt, clairement inspiré de Socrate, garde, aujourd'hui encore, toute son actualité. Si la conscience est présente, on ne peut pas agir de cette manière. L'exercice de la pensée démasque la monstruosité du mal. Gurdjieff, en plusieurs occasions, a abordé le thème de la guerre. Il croyait qu'on pouvait arrêter le fléau. Pour cela, « il suffirait que les gens se réveillent. La chose paraît simple. Pourtant, c'est ce qu'il y a de plus difficile, car ce rêve est induit et entretenu par toute la vie environnante, par toutes les conditions ambiantes. » Conscience et pensée sont les clés de ce comportement, mais peut-être ne suffisent-elles pas toujours à l'expliquer.

2. Dans une guerre civile, il y a des victimes des deux côtés. Dans le cas des Frères Maristes, qu'est-ce qui les a poussés à respecter leurs engagements ? Pourquoi n'ont-ils pas cédé aux propositions de renoncer à leurs convictions religieuses et sont-ils restés fermes dans la foi ? Beaucoup parmi eux étaient des personnes normales et ordinaires. Avec leurs désirs, leur enthousiasme et leurs projets. Avec leurs défauts, leurs limites et leurs erreurs. Quelques-uns étaient extraordinaires. Cependant, où donc, les uns et les autres, ont-ils puisé l'audace et le courage de supporter l'injustice d'une persécution à mort pour le fait d'être religieux ? Comment ont-ils vécu leur mission pour ne pas vouloir y renoncer ? Qu'ont-ils trouvé dans leur communauté pour s'y dévouer jusqu'au bout ? Je ne trouve d'autre explication que la foi en Dieu, le moteur de leur vie. Quand quelqu'un se trouve devant la mort, il s'accroche à l'essentiel. Il sait apprécier les choses de la vie à leur juste valeur. Sören Kierkegaard a écrit : « Seule la foi donne à l'homme le courage et l'audace nécessaires pour regarder fixement la mort et la folie, pour ne pas céder, impuissant, devant elles. » Leur priorité était claire : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » (Mc 8,36).

3. Un grand engagement apparaît dans cette page d'histoire, et il se réfère à l'éducation. Il suffit de rappeler la conférence sur « L'éducation après Auschwitz », prononcée par Théodore W. Adorno, le 18 avril 1966, à la radio de Hesse : « La première des exigences en éducation est qu'Auschwitz ne se répète pas. Cette exigence prévaut tellement sur n'importe quelle autre que je ne crois pas devoir ni pouvoir la justifier. Je ne réussis pas à comprendre qu'on y ait porté si peu d'attention jusqu'à maintenant. La justifier aurait quelque chose de monstrueux devant les horreurs de ce qui est arrivé. » Éduquer implique un enseignement de l'histoire qui favorise sa compréhension. Éduquer, c'est

éveiller les personnes aux valeurs de la vérité, de la réconciliation, du pardon, de l'acceptation de la diversité, du respect, du vivre ensemble, du dialogue, de l'empathie, de la spiritualité... Le curriculum éducatif est trop centré sur les apprentissages et les contenus académiques intéressants, mais il n'atteint pas les profondeurs du cœur humain. Quelle devrait être l'éducation en Espagne pour que l'histoire ne se répète pas et pour que la compréhension progresse ? Tant de choses restent à faire !

4. Pourquoi tant de personnes qui vivent à fond leur vie chrétienne finissent-elles par le martyre ? Comment expliquer la chose ? Voici bientôt 80 ans, pendant la guerre civile, des milliers de personnes subirent le martyre, comme ce fut le cas pour 68 Frères Maristes. Mais, que se passe-t-il aujourd'hui ? Andrea Riccardi écrit : « La réalité du martyre au XXIème siècle est celle de chrétiens qui ne sont pas agressés par la machine des régimes totalitaires, mais par la violence de leurs concitoyens. Beaucoup de religieux et de religieuses n'ont pas voulu se protéger, mais ils ont continué à vivre parmi les gens sans défense, en travaillant sur la terre que frappe la barbarie. » L'idéologie régnante se bande les yeux et tait la réalité de tant de morts qui surviennent. La liberté religieuse est un droit qui n'a pas encore atteint un développement raisonnable. Peut-être que l'ultime réponse se trouve dans les paroles de Jésus : « Voyez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups » (Lc 10,3). La persécution fait mal, mais le prophète Isaïe affirme : « Comme un enfant que sa mère console, ainsi je vous consolerais » (66,13). Et la reconnaissance par l'Église des nouveaux bienheureux accomplit la promesse du Seigneur : « Vos os fleuriront comme une prairie » (Is 66,14).

Celui qui vit avec amour le courage de la foi, comme nos martyrs, entend l'annonce du Christ : « Réjouissez-vous parce que vos noms sont inscrits dans les cieux » (Lc 10,20).

Sources consultées

- POSITIO SUPER MARTYRIO. *Illerden. et aliarum Canonizationis servorum Dei Crysanthi, Aquilini, Cypriani Joseph et LXIII sociorum ex Instituto Fratrum Maristarum a Scholis necnon duorum laicorum in odium fidei, uti fertur, interfectorum* († 1936-1939). Vol. I Informatio. Rome, 2001.
- CORREDERA GUTIÉRREZ, Eduardo, *Páginas de historia marista. España 1936-1939*. Barcelona: Gráficas Casulleras, 1977.
- MORAL BARRIO, Juan Jesús, *Vidas entregadas: martirologio marista de España, 1909-1939*. Saragosse: Instituto de los Hermanos Maristas de la Enseñanza, Vicepostuladuría Marista de España, 1997.
- SERRA LLANSANA, Lluís, *La força de la fraternitat: Maristes, cent anys a les Avellanes* (1910-2010). Os de Balaguer, Lleida: Associació d'Amics del Monestir de les Avellanes, 2011.
- MIR, Miquel & SANTAMARÍA, Mariano, *La otra memoria histórica: últimas investigaciones sobre las persecuciones y ejecuciones en la España republicana durante la Guerra Civil*. Madrid: Nowtilus; Barcelona: Fundación Privada Bosch Aymerich, 2011.
- CLAVERO BARRANQUERO, Antonio, *La represión religiosa 1936-1939. Los Hermanos Maristas de Málaga*. Madrid, Edelvives, 2001.
- BARRIUSO, Teodoro [et al.]. *47 semillas de vida: Hermanos Maristas, mártires en España: beatificación: Roma, 28 de octubre de 2007*. Zaragoza: Conferencia Marista Española, 2007.



